Contes Armeńiens

Frédéric Macler

COLLECTION

DE

et de CONTES ~~ET~~ CHANSONS POPULAIRES

TOME XXIX

CONTES ARMÉNIENS

CONTES ARMÉNIENS

TRADUITS DE L'ARMÉNIEN MODERNE

PAR

FRÉDÉRIC MACLER

> « Les contes de fées sont de beaux poèmes religieux oubliés par les hommes et retenus par les pieuses aïeules à la longue mémoire. Ces poèmes sont devenus puérils et sont restés charmants sur les lèvres molles de la vieille filandière qui les contait aux petits de ses fils accroupis autour d'elle devant l'âtre ».
>
> Anatole FRANCE.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1905

A mon beau-père,

Monsieur Louis MACLER.

F. M.

I

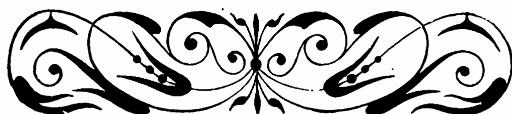


TABLE DES MATIÈRES



LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE R. MARCHESSOU.
PEYRILLER, ROUCHON & GAMON, SUCCrs.



PRÉFACE

Les contes arméniens dont on donne ici une traduction sont extraits d'un précieux recueil devenu très rare, intitulé *Hamov Hodov* [1]; il eut pour auteur un éminent vardapet, dont le nom et la mémoire doivent être mentionnés en ces pages.

Karekin Servantstiants naquit à Van ou dans un village de ce district; il mourut, il y a quelques années, à l'âge de soixante ans. Il fit ses études au couvent de Varak, près de Van; ce couvent avait alors pour supé-

1. Voir les *Addenda*, p. 181.

rieur Mgrditch Khrimian, aujourd'hui catholicos à Etchmiadzin dont il fut le meilleur élève et le bras droit, sa vie durant.

Sa Béatitude Khrimian fonda à Varak la première imprimerie sur terre arménienne; il s'en servit pour publier un journal arménien, *Ardziv Vaspouragan*, « l'Aigle du Vaspouragan ». Les Turcs ne tardèrent pas à prendre ombrage de la chose et persécutèrent Sa Béatitude qui cessa la publication de son journal, ferma son imprimerie et se rendit à Constantinople.

Quelque temps après, Khrimian fut élu supérieur du couvent de Mouch, emmenant avec lui Servantstiants. Ils y installèrent une seconde imprimerie et fondèrent un nouveau journal, *Ardzvig Darono*, « l'Aiglon de Daron »; Servantstiants, qui avait fait ses débuts dans l'*Aigle du Vaspouragan*, fut nommé rédacteur en chef de l'*Aiglon de Daron;* ses articles traitaient spécialement de l'église, de la langue, de la littérature, de l'histoire et des antiquités de l'Arménie; il ne possédait aucune langue européenne, et ne connaissait, en dehors de l'arménien, que

le turc et le kurde. La persécution recommença et les Turcs excitèrent les Kurdes, qui allèrent jusqu'à tirer sur Khrimian ; celui-ci se réfugia, avec Servantstiants, à Constantinople, où il fut élu patriarche.

Sous le patriarcat de Khrimian et sous celui de son successeur Nersès Varjabédian, 1874-1884, Servantstiants, jouissant de leur entière confiance, fut chargé par eux de missions importantes en Arménie. Après le Congrès de Berlin, lorsque les Arméniens, découragés de ce que l'Europe ne leur octroyait pas l'autonomie tant désirée et quasiment promise, voulaient émigrer en Russie et en Perse, le patriarche Nersès chargea Servantstiants et deux autres vardapets de parcourir les provinces arméniennes et d'exhorter la population à ne pas quitter sa patrie, mais à attendre patiemment l'application des réformes promises. Les missionnaires étaient en outre chargés de faire la statistique des Arméniens de Turquie.

Ces missions furent couronnées de succès, grâce surtout au tact et à l'activité de Servantstiants ; il en profita pour étudier le

folklore des provinces arméniennes, en prenant celui de Van comme terme de comparaison et il réunit ainsi de nombreux matériaux dont il se servit plus tard dans ses diverses publications. Il fit un séjour assez prolongé à Diarbékir pour y réorganiser la communauté arménienne; il passa également quelques années à Éghine, dont il fut le prélat; enfin il présida aux destinées religieuses de Van, son pays natal, dans des moments particulièrement difficiles.

La jeunesse de Van lui reprochait d'être trop conservateur; mais il connaissait les Turcs et les savait capables, dans un moment d'effervescence, de massacrer les Arméniens; tant qu'il fut là, ceux-ci ne furent jamais molestés; il jouissait de la confiance du patriarcat et de celle de la Sublime-Porte; il fut même décoré par le sultan.

Pendant les années qu'il passa à Constantinople, Servantstiants y exerça les plus hautes fonctions; il fut tour à tour membre du Conseil religieux du patriarcat, professeur de théologie à l'École centrale arménienne de Galata, prélat de la colonie armé-

nienne de Péra; c'est là qu'il mourut, consacrant sa fortune (23,000 francs) à la fondation d'un hôpital à Van; l'inauguration en eut lieu récemment.

A Constantinople, le correspondant des *Times* et les correspondants d'autres journaux le consultaient fréquemment sur les questions relatives aux Arméniens et aux Kurdes; il était une véritable autorité en la matière.

Comme prédicateur, Servantstiants était quelque peu disert; et dans ses écrits, on remarque beaucoup de poésie, un puissant souffle de patriotisme; le style de quelques-uns de ses contes est à la fois simple et volontairement naïf, discrètement teinté d'une douce ironie qui convient particulièrement dans un genre où les sentiments humains sont analysés et critiqués sous le couvert de contes d'animaux, de récits imaginatifs, d'exhortations pas trop pressantes. Ses publications ethnographiques lui valurent d'être nommé membre honoraire de la Société archéologique de Moscou. Le sultan en prit ombrage, car il voyait là œuvre d'es-

pionnage de la part de la Russie; pour tranquilliser Sa Majesté, on traduisit quelques extraits des travaux du prélat arménien, et les tracasseries prirent fin [1].

Parmi les publications marquantes de Servantstiants, il faut citer *Krots ou Prots* (Plume et Pioche); *Hnots iev Norots* (Choses vieilles et Choses nouvelles) où il donnait des notices de manuscrits arméniens; *Thoros Aghpar* et enfin *Hamov Hodov* qui parut à Constantinople en 1884.

Hamov Hodov signifie à peu près « Choses savoureuses et parfumées » [2] et renferme des poèmes et des morceaux de prose arméniens très intéressants et de première importance pour la connaissance du folklore des environs de Van; certains passages même sont écrits en dialecte, et les idiotismes, parfois

1. Une bonne partie de ces renseignements biographiques nous a été aimablement communiquée par M. Minas Tchéraz, directeur de l'*Arménie*.

2. Cf. Archag Tchobanian, *Chants populaires arméniens*... Paris, 1903, p. LXXIX, note.

nombreux, ne figurent pas au dictionnaire; ils furent aimablement expliqués au traducteur par Mme Marie Sevadjian, dont le nom est avantageusement connu dans les lettres arméniennes.

On trouvera dans le bel ouvrage de M. Lynch [1] une bibliographie à peu près complète des contes populaires arméniens; il y faudrait ajouter ceux publiés par M. Joannissiany en allemand [2] et en français [3], et ceux qu'il a annoncés comme devant être publiés en arménien par

1. Cf. *Armenia, travels and studies,* by H. F. B. Lynch..., t. II, 1901, p. 486 et suiv.

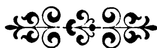
2. Armenische Bibliothek, herausgegeben von Abgar Joannissiany. I. *Drei Erzählungen*, von Raphael Patkanian, aus dem Armenischen übertragen, von Arthur Leist. Leipzig (s. d.). — IV. *Märchen und Sagen*, mit einer Einleitung, von Grikor Chalatianz. Leipzig (s. d.). — Voir également la publication de l'Institut Lazarev, Haikuni, Moscou, 1901-1904.

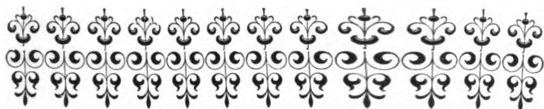
3. Les contes de Raffi que Joannissiany a traduits et publiés chez Noblet (Paris, 1902) sont plutôt des nouvelles, bien qu'il ait intitulé son petit volume : *Contes persans.* Bibi Scharabani, Khaz-Pouch.

Gr. Chalatianz de Moscou. Enfin il faut encore citer trois contes arméniens, rédigés par Roupen Zartarian, d'après les légendes populaires et traduits en français par Archag Tchobanian [1].

Paris, 12 mai 1905.

1. *Mercure de France*, 1896.





I.

BADIKAN ET KHAN BOGHOU [1].

Il y avait et il n'y avait pas; il n'y avait personne meilleur que Dieu.

Il y avait un roi qui avait *quarante* fils. A mesure qu'ils étaient en âge, il les envoyait dans les pays lointains pour y accomplir des exploits, y faire choix d'une jeune fille et l'épouser.

Il y en avait déjà trente-neuf de mariés et Dieu sait s'ils avaient fait des prouesses! C'était maintenant le tour du dernier fils, Badikan.

Badikan monta sur son cheval. Son père lui fit cadeau de son épée, de ses flèches et de son arc. Il lui donna des serviteurs et un tré-

1. Le texte arménien se trouve dans le recueil *Hamov Hodov*, p. 121.

sor. « Tê! lui dit-il en le mettant en route, que Dieu t'aide! »

Badikan alla très loin, à travers beaucoup de pays, pays de ténèbres et pays de lumière. Il rencontra des anges et des diables [1], des hommes et des monstres; il se battit avec eux et les vainquit tous. Mais il vint un moment où il ne lui resta plus un seul serviteur et où ses trésors furent épuisés. Il était tout seul lorsqu'il arriva en face d'un édifice unique en son genre.

Ce bâtiment remontait à une époque qui se perdait dans la nuit des temps. Il était en énormes blocs de pierre et en fer. La langue ne saurait décrire le mur d'enceinte qui entourait ce bâtiment.

Badikan en fit le tour, l'examinant attentivement, s'arrêtant à la porte, à la fenêtre; mais il n'y vit ni jeune fille, ni femme, ni homme, ni rien qui ressemble à un homme.

— Mon Dieu! se dit-il, en quel endroit suis-je venu?

La nuit le surprit qu'il était encore là à attendre. Il voit venir quelqu'un : c'était un

1. L'original arménien porte (p. 122) Adžodž madžodž, qui reflète une influence arabe; Hadjoudj Madjoudj est en arabe l'équivalent de Gog et Magog.

homme dont la tête et le corps étaient en acier; il portait des chaussures et une calotte de cuivre et tenait en main des flèches et un arc en fer bien trempé. La terre tremblait sous ses pas. Il s'arrêta, leva le nez et renifla.

— Je sens l'odeur de l'homme, dit-il. Moi je cours après les gens et les voilà qui viennent d'eux-mêmes dans ma maison. Où es-tu? Qui es-tu? Montre-toi à mes yeux. Sinon, je fais de toi une poignée de cendres.

Que pouvait faire Badikan contre ce monstre sur lequel ne peut mordre ni la flèche, ni l'épée. Il va donc et se présente à lui,

— Qui es-tu, que tu oses venir ici? N'as-tu jamais entendu parler de Khan Boghou?

— J'en ai bien entendu parler et c'est pour le voir que je suis venu. Je suis Badikan; j'ai erré sous toute la terre et sur toute la terre. J'ai combattu contre des diables et de grands serpents, et je suis venu pour me battre avec toi.

Khan Boghou examina le visage de Badikan et éternua. Cet éternuement fit voler Badikan bien loin dans un champ. Khan Boghou se tourna et le rappela.

— Viens, Badikan; viens, n'aie pas peur. Tu es aussi un brave. Si tu le veux bien, je te gar-

derai près de moi. Sois mon serviteur. Apporte aussi ton épée, ton arc et tes flèches. Ce sont des armes qui ne peuvent me nuire. Apporte-les et garde-les si tu veux. Tu en auras besoin pour aller à la chasse.

Badikan accepta cette proposition et ils vécurent quelque temps ensemble.

Un jour, Khan Boghou dit à Badikan :

— Tu vois que pour moi il n'y a ni mort ni souffrance. Mais j'ai un grand souci au cœur. Il y a une fille du roi d'Orient qui n'a pas sa pareille sous le soleil. *Sept* fois déjà je suis allé pour essayer de l'enlever, mais je n'ai pas réussi. Si tu réussis à me l'amener, tiens, voilà un cheval, des trésors, des armes. Prends tout ce que tu voudras.

Badikan donne sa parole et se met en route. Arrivé au pays de la jeune fille, il s'habille à la mode des gens du pays; il parle leur langue et va se mettre au service d'un jardinier qui travaillait dans le voisinage du palais du roi.

La fenêtre de la fille du roi donne dans ce jardin. Elle remarque que, de temps en temps, quand Badikan est seul, il se promène, vêtu de beaux habits, et que, sous ses beaux costumes, il est un homme vraiment admirable.

Têl Tê! Tê! Voilà le cœur de la jeune fille

qui s'est attaché à Badikan : elle le voit aussi dans ses rêves. Il en est de même pour Badikan. La jeune fille trouve le moyen de déclarer à Badikan son amour par un de ses domestiques. Et Badikan lui fait savoir qu'il est fils de roi, qu'il a accompli des exploits et qu'il est venu, uniquement attiré par le bruit de sa réputation; mais qu'en la voyant de ses propres yeux, il l'aime et se met à ses ordres.

Cette ville est bien fortifiée; les hommes et les femmes sont puissants et se préparent au combat, car ce sont les jours où Khan Boghou doit arriver. La jeune fille s'arrange pour aller s'amuser hors de la ville, sur le bord de la mer, et fait savoir à Badikan que, s'il est un homme, il n'a qu'à venir l'enlever.

Quarante jeunes filles l'accompagnent, suivies de beaucoup de domestiques. Badikan arrive sur son cheval, avec la rapidité d'un cerf-volant. Il enlève la fille du roi, la prend en croupe et s'envole comme un aigle. Toutes les personnes de la suite de la princesse restent stupéfaites; puis elles se hâtent de rentrer en ville et d'aller avertir le roi et le prient de venir au secours.

Le roi, les grands et les petits de la ville montèrent à cheval et accoururent. Badikan, après

derai près de [illegible]s mon serviteur. Apporte
aussi ton ép[illegible] et tes flèch[illegible]ont
des armes qu[illegible] me nuire. [illegible]s
et garde-les si [illegible] en auras [illegible]
aller à la chass[illegible]

Ba[illegible]cce[illegible]position
cure[illegible]e t[illegible]ble.

U[illegible]n [illegible] Badikan

— [illegible]e [illegible]'y a ni
souffr[illegible] j'a[illegible]ici au
Il y a [illegible] r[illegible] n'a
pareille [illegible]e su
pour essa[illegible]s r
Si tu réus[illegible]un
val, des tré[illegible]e
tu voudras.

Badikan do[illegible]
Arrivé au pays [illegible]
mode des gens d[illegible]
va se mettre au se[illegible]
v[illegible]ns le vois[illegible]
[illegible]la fill[illegible]
d[illegible]
qua[illegible]
beaux [illegible]
il est un [illegible]

Tê! Tê! [illegible]

qui s'est attaché à Badikan : elle le voit aussi
dans ses rêves. Il en est de même pour Badikan.
La jeune fille trouve le moyen de déclarer à
Badikan son amour par un de ses domestiques.
Et Badikan lui fait savoir qu'il est fils de roi,
'il a accompli des exploits et qu'il est venu,
uement attiré par le bruit de sa réputation;
u'en la voyant de ses propres yeux, il
met à ses ordres.
st bien fortifiée; les hommes et
puissants et se préparent au
les jours où Khan Boghou
fille s'arrange pour aller
le, sur le bord de la mer,
que, s'il est un homme,

ccompagnent, suivies
es. Badikan arrive
idité d'un cerf-
i, la prend en
le. Toutes les
cesse restent
e rentrer en
ent de veni

ville m
n, a

avoir mis la jeune fille en sûreté derrière un rocher, revient sur ses pas et tous ceux qu'il rencontre venant contre lui il les met en pièces. Il étale sur le champ des monceaux de cadavres; puis il retourne et prend la jeune fille. Ils montent à cheval et de toute la vitesse de leur coursier ils arrivent à la mer. Ils y entrent et le cheval les transporte sur le rivage opposé. Ils aperçoivent dans le lointain le kiosque et le sérail de Khan Boghou.

— Badikan, dit la jeune fille, que je sois mmolée pour ton âme. Depuis si longtemps que nous cheminons, tu ne m'as pas encore adressé la parole. Tu ne m'as pas fait voir si tu m'aimais. Pour l'amour de Dieu, dis-moi la vérité. Est-ce pour toi que tu m'emmènes, ou bien...?

— Tu as prononcé le nom de Dieu : je te dirai la vérité. Je t'emmène à Khan Boghou; je le lui ai promis.

— Quand même l'âme de Khan Boghou l'aurait quitté, il ne pourrait m'obtenir. Mais toi-même, ne crois pas que c'est par ton adresse ou avec ton épée que tu m'as amenée ici. Que le deuil tombe sur la tête des jeunes filles ! Elles sont esclaves de leur cœur. C'est pour toi que je suis venue ; sinon, voici la mer et voici les ro-

chers. Je serai la compagne des poissons ou la nourriture des oiseaux de proie.

Elle fit des reproches à Badikan. La jeune fille prononce une malédiction pour les hommes au cœur dur, à l'esprit trompeur. Elle se prépare à se jeter à la mer.

Le cœur de Badikan est ému. Ils jurent par Dieu de trouver un moyen d'échapper aux mains de Khan Boghou et de s'épouser.

Cependant Khan Boghou arrive. Il adresse ses remerciements à Badikan et exprime sa joie à sa bien-aimée. Il l'invite à l'accompagner dans le kiosque et se montre plein d'attention et de délicatesse envers la jeune fille, pour qu'elle ne le prenne pas en aversion et ne songe pas à s'ôter la vie.

— Comment te portes-tu? dit-il à la jeune fille. Que désire ton cœur?

— Sois toujours en vie, répond-elle. Ma santé est bonne et tu es tout pour moi. Mais mon père et ma mère m'ont fait jurer solennellement de rester *sept* ans vierge; « sinon, ont-ils dit, que tous nos soins et notre lait te soient en malédiction! » Acceptes-tu cela?

— J'accepte, dit Khan Boghou. Tu es tombée entre mes mains. J'attendrai non pas *sept* ans, mais *quarante-sept* ans.

La chose fut conclue ainsi et il fut convenu que Badikan resterait avec eux et que, l'année du mariage, il serait témoin.

Quelque temps se passa ainsi ; mais la jeune fille et Badikan étaient perplexes. Essayer de tuer Khan Boghou ? Mais il était invulnérable aux flèches et à l'épée. S'enfuir en cachette ? Mais il les aurait bien vite rattrapés et ils n'auraient pu échapper à ses griffes.

Un jour Khan Boghou avait posé sa tête sur les genoux de la jeune fille et tous les deux s'entretenaient.

— Comment vivais-tu seul ? dit la jeune fille. Et comment peux-tu rester toujours en vie, exposé comme tu l'es à tant de flèches qu'on décoche contre toi, à tant de coups d'épée ? Où est ton âme ? Si tu ne me le dis pas, c'est que tu ne m'aimes pas, et si tu ne m'aimes pas, dis-le, pour que je cesse de vivre. Elle prononça encore beaucoup de choses à tel point que Khan Boghou lui raconta son secret.

« A *sept* journées d'ici, dit-il, il y a une montagne blanche où vient un bœuf blanc et indomptable. Ni homme ni bête féroce ne peut l'approcher. Tous les *sept* jours, il vient étancher sa soif au sommet de la montagne à une fontaine d'eau blanche. Il y a *sept* bassins de mar-

bre blanc devant la fontaine, et il boit d'un trait l'eau des *sept* bassins. Ce bœuf a dans son ventre un renard ; dans le ventre du renard, il y a une boîte en nacre blanche, et dans cette boîte, *sept* moineaux blancs. Ce sont ces moineaux qui sont mon âme, et mes *sept* secrets et mes forces. Ni le bœuf ne peut être vaincu, ni le renard ne peut être pris, ni la boîte ne peut être ouverte et on ne peut pas mettre la main sur les moineaux. C'est ce qui fait que je suis invulnérable, indomptable, immortel. Si on tue le bœuf, le renard se sauve; si le renard est pris, la boîte ne s'ouvre pas; si la boîte s'ouvre, les moineaux s'envolent. »

La jeune fille confia en cachette ce secret à Badikan, en lui disant :

— « Si tu es un homme, fais ton devoir ; moi, j'ai fait le mien ».

Quelques jours plus tard, Badikan demande à Khan Boghou son cheval de feu et la permission d'aller pendant un mois dans des endroits éloignés, puis de revenir. Il l'obtient et il part.

Il va trouver des derviches et adresse des questions à ces hommes expérimentés.

— Quand ni le fer ni le feu n'a de prise sur un homme, leur demande-t-il, par quoi est-il vulnérable? Ou bien, si c'est un animal qu'on

ne peut prendre par aucun artifice, comment faut-il faire pour le vaincre?

On lui répond : « L'homme est toujours vaincu par la femme, et l'animal par le vin. »

Badikan s'en va et prend *sept* charges de vin de l'année.. Il les transporte et les verse dans les *sept* bassins de la fontaine blanche de la montagne blanche. Puis après avoir détourné l'eau sur la terre et bouché le trou, il ouvre un orifice et s'y cache.

Le bœuf blanc vient pour boire de l'eau. Il sent l'odeur du vin : d'un bond il saute à la hauteur de *sept* trembles et s'éloigne en poussant un mugissement. Le lendemain, poussé par la soif, il revient pour boire. Il n'y a pas d'eau. Que faire? A la fin, il boit le vin et s'affole : il commence à sautiller; puis il tombe et reste étendu à terre.

Badikan sort de sa cachette, approche son couteau du cou du bœuf et lui tranche la tête.

A ce moment, Khan Boghou était allé à la chasse. A l'instant même où la tête du bœuf était coupée, il sentit sa tête s'ébranler et tout son corps fut saisi de tremblement.

Aïe! s'écrie-t-il, on a égorgé le bœuf blanc... Je sais... C'est moi... ma faute... j'ai raconté à la fille du roi... elle l'a raconté à Badikan ou à

un autre amant... ils ont tué le bœuf... je vais mourir, moi aussi... Que je vienne... que je tue.., la fille du roi... si je suis perdu, moi... qu'elle soit perdue pour lui... pour les autres...

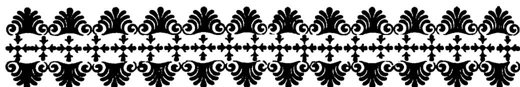
Furieux, il se hâte de courir. Badikan ouvre le ventre du bœuf. Le renard était affolé, lui aussi. Il le tire et le met en pièces. Khan Boghou perd la raison et le sang lui jaillit du nez. Badikan met la boite dans le sang chaud; le couvercle de nacre s'ouvre. Des caillots de sang se mettent à tomber de la bouche et des oreilles de Khan Boghou. Il se dirige vers le kiosque en criant; il crie si fort que le kiosque, le sérail où se trouvait la jeune fille en tremble. La frayeur la saisit. Elle monte sur la terrasse, prête à se jeter en bas pour ne pas tomber entre les mains de Khan Boghou, s'il avait le temps d'arriver jusqu'à elle.

Badikan étrangle deux moineaux : les deux genoux de Khan Boghou fléchissent. Il en étrangle deux autres : les deux bras de Khan Boghou deviennent secs jusqu'aux genoux. Il en étrangle encore deux : les intestins de Khan Boghou sortent de son ventre. Il prend le dernier moineau et l'écrase sur une pierre : la tête de Khan Boghou se brise contre un rocher et sa cervelle jaillit. Une fumée noire s'échappe

de son nez et de sa bouche; il tombe à la renverse et meurt.

Badikan monta sur le cheval de feu et revint. La jeune fille descendit du toit. Ils se félicitèrent l'un l'autre, et avec le consentement de Dieu, il s'unirent.





II.

ZOULVISIA [1].

[Il y a] une région déserte, stérile, sans aucune trace d'habitations humaines ni même de végétation, avant d'arriver à une haute colline toute verdoyante et couverte de belles forêts. C'était comme un rempart qui la protégeait et en rendait l'abord difficile; on se serait cru au vrai Paradis. De beaux arbres répandaient une ombre épaisse où de frais ruisseaux coulaient dans des bassins de marbre; des oiseaux de toutes sortes égayaient de leurs chants la forêt; çà et là se dressaient des tentes dans les endroits les plus ravissants.

Tous les rois et les princes du monde con-

1. Le texte arménien se trouve dans *Hamov Hodov*, p. 130. J'ai donné une première traduction de ce conte dans la *Revue Chrétienne*, mars 1905.

naissaient de réputation cet endroit mystérieux. Mais loin d'exciter l'envie, il n'inspirait que de la frayeur, une véritable terreur : aucun de ceux qui y étaient allés, même les plus braves avec leurs armées, n'en était revenu. Pas un n'avait jamais reparu pour en raconter les mystères. Aussi, dans ces temps-là, les pères, en faisant leur testament, recommandaient à leurs fils de n'aller jamais à la chasse de ce côté-là, ni d'y chercher des distractions. Il ne manquait pas cependant de téméraires qui s'obstinaient à vouloir y aller; mais il n'en revenait aucun.

Il y avait un roi qui avait *sept* fils; il leur fit la même recommandation d'éviter cet endroit dangereux. A sa mort, son fils aîné lui succéda. A peine sur le trône, il se moqua des avertissements de son père; il convoqua ses fidèles et partit pour la chasse de ce côté-là.

Mais attendez son retour! Il reviendra peut-être!

Son frère puîné lui succéda; puis, les uns après les autres, ils régnèrent tous. Tous allèrent à la chasse et ne revinrent plus, jusqu'à ce que ce fut le tour du septième.

Quelques années s'écoulèrent : il alla aussi à la chasse. Il rencontra une belle biche, qui se sauva à son approche. Il la poursuivit et arriva

à une forêt : tout à coup, la biche disparut à ses yeux; le roi et sa suite restaient saisis d'admiration à la vue d'un endroit si merveilleusement beau.

Ils errèrent de côté et d'autre, pénétrèrent dans les tentes : tout était orné de beaux meubles, les tables étaient servies, chargées de plats succulents, de boissons délicieuses. Le roi, continuant sa promenade, admire les arbres, les bassins de marbre où coule une eau fraîche, tandis que ses gens, ne pouvant résister à la tentation, se sont installés aux tables et sont en train de festoyer. A son retour, le roi trouve son monde dans un pitoyable état : les uns morts, les autres sur le point de mourir et jetant des cris de douleur. Le roi les plaint, mais ne peut les soulager; il voit qu'ils sont empoisonnés.

— Voilà, dit-il, c'est dans un pareil guet-apens que sont tombés mes frères. Mais certainement, ceux qui l'ont tendu se montreront et je verrai qui ils sont.

Il va se cacher dans un noisetier touffu. La nuit vient : il reste en observation. Au moment où la rosée tombe, peu avant l'aurore, il aperçoit un cheval blanc qui arrive au grand galop, monté par un cavalier. Cet homme voit et constate que les hommes sont morts et les pre-

nant par les pieds il les précipite dans un ravin. Quelques domestiques se hâtent de rassembler les chevaux de ceux qui étaient morts et de dévaliser ceux-ci. Aux gens de sa suite, il ordonne, aux uns, d'emmener les chevaux avec le butin, aux autres, de monter sur la colline et de lâcher la biche, pour voir s'il n'y arrivera pas d'autres chasseurs, et, en attendant, de retourner dans les tentes et de garnir de nouveau les tables.

Après avoir donné ces ordres, il va se promener dans la forêt. Quel n'est pas son étonnement de rencontrer un grand cheval attaché à un noisetier.

— Autant d'hommes morts, dit-il, autant de chevaux nous avons trouvés. A qui donc est ce cheval ?

— Arrière, Satan ! crie une voix de l'arbre. Arrière ! ce cheval est à moi. Ce n'est pas digne d'un brave d'égarer les gens et de les empoisonner. Arrière ! nous allons nous battre devant ta maison.

L'homme lève les yeux et aperçoit celui de qui venait la voix. Au premier abord il se met en colère ; puis d'un ton plein de courtoisie :

— Fils d'Adam, lui dit-il, je te pardonne. Mais si ton cœur est aussi fier que tes paroles, je

pars ; monte à cheval et suis-moi. Je suis Zoulvisia. Demande et tu me trouveras.

A ces mots il monte à cheval et s'envole...

Le roi n'eut que le temps de remarquer que le coursier qui l'emportait était de feu ; qu'il était lui-même lumineux, que sa chevelure était d'or et qu'elle flottait sur ses épaules.

Etait-ce la reine des reines ? ou bien une femme-brigand ? Zoulvisia était vraiment une jeune fille.

Il resta plongé dans ses pensées et dans ses hésitations, longtemps après qu'il l'eût perdue de vue. Il ne put découvrir la trace de son cheval.

Indécis, perplexe, il se mit en route et marcha longtemps, longtemps, jusqu'à ce qu'il se trouva en face de trois kiosques et de trois sérails.

Dans chacun d'eux vivait une vieille fée. C'étaient trois sœurs qui avaient chacune *quarante* fils, et ces fils étaient des diables. Leurs mères leur inspirent des sentiments d'amour et de pitié ; sur leur recommandation, ils épargnent la vie du roi. Ils font un pacte fraternel avec lui et lui demandent où il va.

— Chez Zoulvisia, répond-il ; elle a volé et tué mes frères et tant de nos gens. Je vais les venger.

Des trois maisons, il entend sortir la même exclamation :

— Quel dommage ! Elle a passé ici et y a repassé. Si nous l'avions su, nous l'aurions gardée prisonnière, disent-ils.

Mais ce n'est pas vrai. Ils tremblent comme l'eau, à la pensée de Zoulvisia. Ils essaient de convaincre le roi de ne pas continuer sa route, de rester avec eux.

— Tu seras notre grand frère, et nous, tes petits frères, et nous vivrons ensemble.

Le roi tire de sa poche une paire de ciseaux et les donne à l'une des maisons, un rasoir à la deuxième, un miroir à la troisième.

— Quand vous verrez, dit-il, le sang ruisseler des ciseaux, le rasoir transpirer du sang et des sueurs tomber du miroir, vous saurez que je suis dans une situation inextricable et que ma vie est en danger. Vous accourrez à mon aide.

— Sois heureux et pars en paix, lui répondirent-ils.

On indique le chemin au roi et il part.

Par une belle nuit, à la clarté de la lune qui la rendait presque aussi lumineuse que le jour, il aperçoit un grand palais. On dirait qu'il ne fait pas nuit dans ce palais. Il s'avance vers ce

palais lumineux ; et reste ébahi à cette vue. Puis il tourne, tourne autour du palais, cherchant la porte et ne la trouve pas : il n'y avait pas de porte. Il entend un ronflement formidable qui part d'un creux profond, en dehors des murailles. Il se dissimule et aperçoit un vieillard qui somnolait, ayant devant lui une lanterne allumée. Il entre. Le vieillard se réveille et, s'adressant au roi :

— Qui es-tu, toi qui es né de la terre ? Le serpent, en rampant sur son ventre, l'oiseau avec ses ailes, ne peuvent entrer dans cet endroit. Et toi, comment es-tu venu ici ?

— Je suis venu pour Zoulvisia.

— Hm ! fit le vieillard ; pour Zoulvisia ? Combien de milliers de têtes a-t-elle dévorés ? Je suis aussi une de ses victimes. Je suis le fils du roi de Tchinoumatchin [1]. De mille hommes, je suis le seul qu'elle a épargné et elle m'a mis ici, voilà déjà de longues années.

Le roi raconte alors au vieillard le sort de ses frères et lui dit qu'il est venu pour les venger, mais qu'ayant aperçu Zoulvisia avec ses cheveux d'or et ses yeux de feu, et ayant en-

1. Voir l'index des noms propres.

tendu sa voix angélique, son cœur s'est amolli et sa haine s'est changée en amour.

— Et maintenant, bon vieillard, comment faire, comment s'y prendre pour régner sur le cœur de Zoulvisia?

— Je vais te donner un conseil, répond le vieillard. Chaque matin, au lever du soleil, Zoulvisia met sa chemise de perles et monte dans son kiosque de verre. Elle regarde de là pour voir s'il y a quelque homme ou quelque démon qui soit entré sur ses terres. Elle se met alors à crier et ses cris inspirent une telle épouvante que ceux qui l'entendent en meurent d'effroi. Mais plante un bois à deux branches, revêts-les de ton habit et de ta coiffure; cache-toi dans un trou, et lorsqu'elle criera deux fois, tu sortiras au troisième cri et tu la regarderas en face. Alors elle t'épargnera et t'invitera à venir vers elle.

Le roi exécute mot à mot le conseil du vieillard. Au troisième cri poussé par Zoulvisia, il se montre à ses yeux. Elle le reconnaît.

— Tu m'as vaincue, dit-elle. Tu es un brave. Tu es digne de moi : approche-toi. Jusqu'à aujourd'hui, nul n'avait pu vivre après avoir entendu ma voix. C'étaient là mon secret et ma condition.

Le roi s'approche du kiosque. Zoulvisia laisse tomber sa chevelure d'or par dessus les remparts, ces beaux cheveux dont l'odeur seule pouvait faire perdre la raison; et tandis que le roi est en train de les embrasser avec passion, elle les retire en haut, et le roi en même temps.

Zoulvisia avait *quarante* jeunes filles à son service, qui formaient sa garde et l'accompagnaient à cheval. Elles viennent se ranger à ses côtés et croisent les bras :

— Voilà votre maître, leur dit-elle. Comme vous m'avez toujours fidèlement servie, servez ce vaillant héros qui n'est pas mort de frayeur en entendant ma voix. Vous savez qu'il a annulé mon talisman. Je suis désormais sa femme et il est mon époux. Ma maison, mes biens, mes richesses, tout lui appartient, et ma propre personne aussi.

Zoulvisia prit le roi par la main et le fit asseoir à la place d'honneur. Les *quarante* jeunes filles le lavèrent, le revêtirent de beaux habits et lui baisèrent la main.

La première chose que fit le roi fut de renvoyer le vieillard dans son pays.

Pour les jeunes mariés, il n'y a ni matin ni soir. Et pourtant il faut travailler pour gagner

son pain et avoir de quoi manger, vivre et aimer.

— Maintenant, dit Zoulvisia à son mari, je suis maîtresse de maison. Je n'irai plus à la chasse, ni chevaucher à travers mes terres. C'est toi, mon bien-aimé, mon vaillant, qui iras les passer en revue et qui auras le souci de nous procurer le nécessaire pour la vie de chaque jour. Qu'on amène mon cheval de feu.

Et quand le cheval fut là :

— O toi, mon coursier de feu, lui dit-elle, voilà ton maître. Obéis-lui et laisse-le te monter. Va partout où il voudra aller.

Et, embrassant les yeux de son cheval, elle remit les guides entre les mains de son mari.

Le cheval regarda son nouveau maître avec ses yeux brillants comme l'éclair; il le laissa l'embrasser sur le cou, lui caresser le dos et la queue; il le flaira, comme pour faire connaissance avec son nouveau maître et se rappeler son odeur.

L'heure est venue de partir. Le roi va préparer le cheval; puis il revient sur ses pas, il sort, il rentre.

— Qu'as-tu? Que veux-tu?

— Comment veux-tu que je m'éloigne de toi, Zoulvisia? Je ne puis vivre loin de toi; il faut que je te sente, que je te voie,

— Va, le soir est vite arrivé et je suis toujours ici.

— Je pars... je ne pars pas... je ne puis partir.

Zoulvisia met un de ses cheveux dans un écrin de perles :

— Place ceci sur ton cœur, lui dit-elle.

Alors il part.

Étant ainsi allé et venu un certain temps, un beau jour il rencontra une biche qui s'enfuit et se jette dans le fleuve, lequel s'enfle derrière elle.

— Ah! je vais la blesser! Ah! je la blesse!

Et en effet, il blessa la biche. Mais en même temps, l'écrin sortit de sa poitrine et tomba dans la rivière. L'eau l'emporte dans un autre pays, et la petite boîte en suivant le cours d'un petit ruisseau vient échouer dans un champ [1]. Le porteur d'eau l'aperçoit; il l'ouvre et reste ébahi.

— Je vais la porter à mon roi, dit-il.

Le roi du pays voit l'écrin et est saisi d'étonnement; il ne sait pas ce que c'est. Il donne un pourboire à l'homme qui lui a apporté l'écrin et

1. Il y a probablement une lacune dans le texte; elle n'est pas signalée par l'éditeur du texte arménien.

mande aussitôt les personnes les plus intelligentes de son royaume.

— Vous allez me dire ce que c'est que cela, leur dit-il ; ou votre réponse immédiate ou votre tête.

— Que le roi vive à jamais ! Donne-nous trois jours et nous t'apporterons la réponse.

— Je vous les accorde.

Ils emportent l'écrin avec son contenu. Tous les savants, tous les magiciens viennent. Nul ne ne peut donner l'explication. Une vieille femme l'apprend.

— Je sais ce que c'est, dit-elle. Mais que me donnerez-vous pour que je vous le dise ?

— Une poignée d'or, lui répond-on.

— Une poignée d'or pour sauver votre tête ; une autre poignée d'or pour récompense de mon intelligence.

— Accordé, la vieille. Mais les jours sont écoulés, sauve-nous, au nom de Dieu.

La vieille prend les deux poignées d'or et leur révèle qui est Zoulvisia, où elle habite, quel est son genre de vie.

— Ce cheveu, dit-elle, est un cheveu d'une de ses tresses.

Tout heureux, ils vont trouver le roi et lui racontent ce qu'ils ont appris, comme s'ils

l'avaient deviné par eux-mêmes. Le roi donne alors des ordres sévères pour qu'on aille chercher Zoulvisia et qu'on la lui amène; faute de quoi, c'est la fin de leur soleil.

Ah! Ah! Voilà un beau fléau! Ils vont trouver la vieille.

— Vieille, tu feras le possible et l'impossible; c'est toi qui exécuteras l'ordre du roi. Tu iras chercher Zoulvisia. Nous te donnerons tout ce que souhaitera ton cœur, tout ce que dira ta bouche.

La vieille sorcière va prendre quelques serpents. Elle en met dans son sein, dans sa poche; de l'un, elle fait une canne, d'un autre un fouet. Elle s'attache à une outre-radeau et se laisse aller sur la rivière à l'extrémité de laquelle se trouve le parterre de fleurs de Zoulvisia. Elle cache le radeau sous les herbes du bord, revêt de vieux habits en lambeaux et prend en gémissant le chemin du palais.

Le mari de Zoulvisia revenait de la chasse avec son cheval de feu. Il aperçoit la vieille et lui demande qui elle est et comment il se fait qu'elle soit venue jusque-là.

— Oui, mon fils, que Dieu te bénisse! répond-elle. Je suis une pauvre pélerine de Jérusalem. La caravane a passé. Je me suis éga-

rée dans les chemins et suis tombée d'inanition dans la prairie. Pour l'amour de Dieu, que je mange un morceau de pain et que je puisse me coucher à côté du chien qui garde ta porte, jusqu'à ce que je retrouve mes compagnons.

Le roi, saisi de pitié, la prend et l'attache derrière lui sur son cheval. Mais le cheval est intelligent. Il se dresse sur ses pieds de devant et fait tomber la vieille. Celle-ci se relève et dit :

— J'irai tout doucement, mon fils ; fais marcher ton cheval.

Zoulvisia. à qui son mari raconte cette aventure, lui dit :

— Ne l'amène pas dans ta maison : elle attirera un malheur sur nos têtes. Ne la garde pas. Qu'elle mange ton pain et qu'elle s'en aille.

Mais son mari donne aux servantes l'ordre de de ne pas l'amener devant Zoulvisia, de la garder près d'elles et d'en avoir soin.

La vieille est capable de mille intrigues. Elle raconte toutes sortes d'histoires qu'elle invente. Les jeunes filles rapportent tout cela à Zoulvisia et la décident enfin à l'entendre une fois pour se distraire.

— Eh bien ! qu'elle vienne ! dit-elle.

La vieille arrive, se présente à Zoulvisia et ne la quitte plus un seul instant.

Un jour la vieille lui fit beaucoup de compliments, mêlés de mille exclamations, d'avoir un pareil mari.

— Il a su découvrir ton secret, lui dit-elle, et s'emparer de ton cœur. Certainement tu dois connaitre aussi son secret. Que Dieu le préserve des intrigues du diable ! Mais quel peut bien être son secret ? Le sais-tu ?

— Non, répondit Zoulvisia.

— Alors, de quelle espèce d'époux êtes-vous ? S'il t'aimait, il t'aurait déclaré son secret.

Ces paroles jettent le trouble dans le cœur de Zoulvisia et elle n'a point de repos qu'elle n'arrive à savoir de son mari la cause secrète de sa force. Elle s'empresse d'en faire part à la vieille :

— C'est son sabre. Il l'attache à sa taille pendant le jour et le garde la nuit sous son oreiller. Et je te le dis, pour que tu saches combien mon mari m'aime.

Or quand le mari avait révélé son secret à Zoulvisia, il lui avait fait jurer de ne le dire à personne, et ils avaient échangé leurs bagues. Ils avaient pris Dieu à témoin de leur fidélité. Mais Zoulvisia ne raconte pas ce détail à la vieille.

Celle-ci n'en demande pas davantage. Elle

les bénit — pour la forme — et se met aussitôt à commencer ses machinations.

Quelques jours se passèrent. Un soir ils firent un grand repas; puis ils allèrent se coucher. A minuit, la vieille se leva. Elle constata que tout le monde dormait. Elle entra dans la chambre à coucher, enleva le sabre de dessous l'oreiller, et le jeta de la terrasse dans l'eau. Puis elle alla se coucher.

Le matin venu, les servantes et Zoulvisia sont étonnées de voir que leur maître ne s'éveille pas. Elles écoutent à la porte et entendent un ronflement. Elles ouvrent la porte et le voient la bouche pleine d'écume et les yeux enfoncés. Elles l'appellent : point de réponse. Elles se mettent à crier, à pleurer.

Voilà la vieille qui accourt. Elle joint ses larmes et ses gémissements à ceux des servantes. Elle se heurte la tête contre les murs, se frappe la poitrine, se frappe les genoux de ses deux mains. Elle sort et va cacher son radeau derrière la porte. Puis, tout à coup, elle rentre dans la chambre, toute couverte de serpents. Au milieu de la terreur générale, elle lance sur les jeunes filles les serpents qui les déchirent; puis, se tournant du côté de Zoulvisia et dirigeant aussi contre elle des serpents, elle lui dit :

— Veux-tu m'écouter? Veux-tu venir avec moi? Sinon, les serpents t'arracheront les yeux, dévoreront ton visage, mettront en lambeaux ta gorge et ton corps, et tu tomberas baignée dans ton sang.

Zoulvisia, saisie de terreur, ne pouvait parler. La vieille l'emmena, la mit dans l'outre-radeau et ferma la bouche de l'outre : puis elle partit, dirigeant elle-même l'outre. Elle remit Zoulvisia aux vizirs dont elle reçut en récompense un sac d'or; et les vizirs la remirent entre les mains du roi.

Retournons à notre jeune héros. Les diables qui habitent près de la fontaine ont vu du sang couler du rasoir et des ciseaux, et transpirer sur le miroir. Ils se lèvent, s'assemblent et se disent :

— Certainement, il est arrivé un malheur à notre frère.

Aussitôt ils accourent et voient ce qui en est; les servantes leur racontent aussi ce qu'elles savent. Ils se mettent à chercher de tous côtés le sabre, mais ne le trouvent nulle part. Voilà que, le soir, étant tous réunis, ils ont envie de manger. Mais quoi manger? Ils cherchent et finissent par remarquer qu'il y a des poissons dans l'eau. Quelques démons entrent dans

l'eau, attrapent quelques poissons et les préparent pour les faire cuire. Tout à coup, ils aperçoivent un grand, grand poisson, qui se débat et cherche à fuir : voilà que son ventre crève, et qu'en sort-il? le sabre, qu'il avait avalé. Ils prennent le sabre, le portent sous l'oreiller. Aussitôt leur frère se lève et s'assied; il se lave et est tout étonné de voir les démons.

— Où est Zoulvisia ? demande-t-il.

On lui raconte ce qui est arrivé. Il court voir si son cheval est là. Il le trouve, mais couché, couvert de poussière, n'ayant ni mangé ni bu. Il jette ses bras autour du cou de l'animal et l'embrasse sur les yeux. Le cheval le sent; il éternue ; il se dresse sur ses jambes. Le roi apporte à boire, à manger au cheval; il le soigne. Son cœur s'émeut, il pleure amèrement, en lui disant :

— Oh! mon fidèle et intelligent cheval, tu avais deviné le malheur qui nous menaçait. Tu l'avais jetée à bas de ton dos, la méchante vieille. Moi j'étais fou de l'amener dans ma maison. Voilà le malheur qu'elle a attiré sur ma tête!... Allons trouver Zoulvisia.

On aurait dit que le cheval comprenait. Il hennissait, reniflait, frappait du pied, comme pour dire :

— Je le veux, je suis prêt; allons à la recherche de Zoulvisia.

Le roi rend aux jeunes filles leur liberté, et les comble de présents. Il donne aux démons ce qui reste de ses trésors, le palais, le kiosque. Puis il prend un sac d'or, monte à cheval et part.

Il suit le bord de la rivière et arrive au pays. Il va frapper à la porte d'une maison de pauvre apparence, à l'extrémité de la ville :

— Vieille mère, je suis ton hôte pour cette nuit.

— Mon prince, je n'ai pas de place; va heurter à une autre porte.

— Prends cette poignée d'or.

— Tu es à la hauteur de ma tête; tu es à la hauteur de mes yeux [1]. Il y a place pour toi et pour ton cheval.

Elle prend l'or et s'empresse de soigner son hôte. C'est le soir. On mange, on cause. Il s'informe et apprend qu'on a amené Zoulvisia dans cette ville, qu'elle est dans le palais du roi, qu'elle se porte bien.

— Voilà trente-cinq jours, ajoute la vieille femme, que la ville est en fête à cause du pro-

1. C'est-à-dire : Tu es le bienvenu.

chain mariage de Zoulvisia qui, dans cinq jours, épousera le roi. Elle ne reçoit personne. Elle a déclaré au roi qu'elle tient une coupe de poison toute prête et que, si on la force à se marier, elle avalera le poison et mourra... que d'ailleurs elle s'enfuira toujours de son mari en pleurant.

— Eh! Eh! Assez, vieille mère. Gardes-tu bien les secrets?

— Plus que tu ne désires.

— Voilà encore une poignée d'or. Va au bazar, achète-toi des vêtements de dame, habille-toi bien et va la trouver. Voilà ma bague, mets-la à ton doigt, Tu n'as qu'à la lui montrer, cela suffit : tu verras ce qu'elle te dira.

La vieille fait ce qu'il lui dit.

En l'apercevant, les portiers et les servantes du roi la prennent pour la femme du vizir et vont avertir Zoulvisia.

— Je ne veux pas, je ne veux pas, s'écrie-t-elle. Je ne veux pas voir ces gens qui me dégoûtent.

La vieille, sans faire plus attention à ces cris, frappe à la porte, ouvre. Voilà que Zoulvisia aperçoit la bague : aussitôt elle devient comme l'agneau du bon Dieu.

— Sois la bienvenue. Que je meure pour toi et pour celui qui t'envoie!

Et fermant la porte :

— Grand'mère, où est le propriétaire de cette bague ?

— Il est chez nous et attend tes ordres.

— Va lui dire de se reposer trois jours. Et toi, va trouver le roi et dis-lui que tu as réussi à convaincre Zoulvisia. Fais qu'il ajoute foi à tes paroles. Dans trois jours j'irai au jardin de fleurs et ton hôte y viendra et m'enlèvera. Le reste me regarde.

La vieille sort et toute fière va dire au roi :

— Je l'ai convaincue ! Dans trois jours, au lever du soleil, elle ira au jardin de fleurs. Elle y passera la journée à se divertir et reviendra le soir pour être ta femme.

Le roi félicite la vieille, la comble de cadeaux. Elle va tout raconter à son hôte.

Le troisième jour est arrivé. Il va avec son cheval dans un endroit propice. La fête de Zoulvisia commençait : *quarante* cavaliers et *quarante* musiciens ouvraient la marche ; *quarante* jeunes filles l'escortaient de chaque côté, et *quarante* jeunes hommes fermaient la marche. Ils se rendaient au jardin de fleurs. Une foule innombrable se pressait pour regarder passer Zoulvisia et restait bouche bée à sa vue.

Tout à coup, Zoulvisia disparaît. Elle est en-

levée. Le cheval de feu vole, emportant deux personnes sur son dos. La consternation se répand dans la foule. Le roi monte à cheval, prend mille hommes avec lui et court à la poursuite du ravisseur.

De loin, celui-ci aperçoit cette troupe qui s'avance. Il cache Zoulvisia au milieu des arbres et des fleurs, et, monté sur son cheval de feu, il revient sur ses pas, son sabre à la main. Il frappe mille coups et met en pièces tous ceux qu'il touche; deux mille sont réduits en poussière par le cheval de feu. Le roi, saisi de terreur, tombe mort de son cheval. Les survivants le supplient :

— Reviens, lui disent-ils; sois notre roi et Zoulvisia notre reine.

Et ils lui firent beaucoup d'honneurs et le firent monter sur le trône.

Et du ciel tombèrent *trois* pommes : [une pour moi; une pour le conteur; une pour l'auditeur; les pelures pour celui qui enlève les ordures; les pépins pour le jardinier qui les plantera et en aura l'année prochaine].





III.

LA FILLE DE LA MER [1]

(Dialecte de Tigranakert).

Il existe; il n'existe pas.

Une grand'mère avec son petit enfant habitait une maison sur le bord de la mer. Chaque matin, de bonne heure, elle jetait à la mer un pain.

Quand elle sentit la mort venir, elle fit cette recommandation à l'enfant : « Tant que tu vivras, aie soin de jeter tous les matins de bonne heure à la mer, un pain. » Et chaque matin l'enfant donna sa ration à la mer.

Un soir qu'il revenait du marché, il vit que la maison avait été nettoyée, balayée. Il fut très étonné. Un autre jour, il lui arriva de laisser un

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 163.

3.

morceau de viande à la maison ; en rentrant le soir, il vit la viande préparée, sur le feu.

De plus en plus étonné, il se cache sous l'escalier. Un moment après, il voit arriver un grand poisson qui sortait de la mer et se précipitait dans la maison, puis se débarrassait de sa peau et se changeait en une jeune fille dont la pareille n'est pas née et ne naîtra pas ; elle balayait la maison et la mettait en ordre. Au moment où elle allait balayer sous l'escalier, le jeune garçon caché lui saisit la main. Voilà la jeune fille qui s'enfuit en criant : « Maman ! »

Du fond des eaux, la grand'mère répond : « N'aie pas peur, ma fille. C'est notre gendre ». Conformément à la volonté de la grand'mère, et avec la permission du bon Dieu, ils se marient et célèbrent leur mariage par une grande noce.

Quelques temps après, un jour que la jeune femme, assise devant son métier, s'était mise à broder, le roi du pays qui se trouvait dans son parterre de fleurs, porta sa longue vue à son œil ; il aperçut la jeune femme et s'en éprit.

Il recherche un prétexte pour tuer le mari et s'emparer de la jeune femme. Aussitôt il envoie des gens mander le jeune homme auprès de lui. Celui-ci s'empresse d'aller.

— Je veux, lui dit le roi, que tu me dresses

une tente assez vaste pour abriter tous mes soldats et tous les gens de la ville, et que la moitié encore reste libre. Si dans *trois* jours, tu ne me l'apportes pas, je te couperai le cou ».

Le jeune homme rentre chez lui, le visage allongé, songeant à la réponse qu'il aura à donner au roi dans *trois* jours. Sa femme lui demande :

— Mon cher mari, pourquoi as-tu ainsi le visage allongé?

— Ce n'est rien, répond-il.

— Il y a quelque chose de changé en toi aujourd'hui, je le vois bien.

Le mari raconte alors à sa femme ce que le roi lui a dit.

— Ce n'est que cela, lui dit-elle. Ne te tourmente pas.

Elle se rend sur le bord de la mer et se met à crier : « Grand'mère! grand'mère! Apporte notre petite tente! » La grand'mère envoie la petite tente. Le jeune homme la porte au roi, et pendant *sept* jours et *sept* nuits on s'occupe à la déployer, et il y en a encore la moitié qui reste pliée.

Le roi lui adresse alors une autre demande.

— Je veux que tu m'apportes un tapis qui couvre tout l'espace de la tente, tout en n'étant qu'à moitié déplié. »

La femme lui donna le tapis.

Le roi vit bien qu'il ne pourrait pas faire mourir le jeune homme. Il lui dit :

— Je t'ordonne de m'apporter une grappe de raisin qui puisse rassasier toute mon armée, sans qu'elle soit épuisée.

Le jeune homme retourne chez lui et rapporte au roi ce qu'il lui avait demandé. Alors le roi se demande ce qu'il pourrait bien exiger que l'autre ne puisse pas faire.

— Je voudrais, lui dit-il, que tu m'amènes un enfant de *trois* jours qui sache parler et marcher.

Cette fois, le jeune homme revient très malheureux à la maison; son visage s'est allongé; il raconte à sa femme ce que le roi lui a commandé. — « Ne te tourmente pas », lui répond sa femme, et courant au bord de la mer, elle se met à crier : « Grand'mère! Grand'-mère, donne-moi un peu mon petit frère, pour que je le caresse ». Elle le lui donne.

Il le prend dans ses bras pour le porter au roi. En chemin, il heurte son pied. Le petit lui dit : « Gendre, gendre, es-tu aveugle? Prends garde de tomber ». L'homme se met à rire.

Quand ils arrivent près du roi, le petit enfant se met à marcher. Il s'approcha du roi et fit claquer un soufflet sur la face du roi, en lui

disant : « O roi ! ô roi ! n'as-tu pas honte de causer tant d'ennuis à mon beau-frère et de chercher à le faire mourir pour enlever ma sœur ? »

Le roi s'humilia, demanda pardon et renonça à ses mauvaises intentions. La jeune femme et le jeune homme vécurent désormais heureux.

Du ciel tombèrent *trois* pommes [une pour moi, une pour le conteur, une pour l'auditeur, les pelures pour celui qui enlève les ordures; les pépins pour le jardinier qui les plantera et en aura l'année prochaine].





IV.

L'HEUREUX CHASSEUR [1]

Il y avait une fois un enfant qui avait un arc. Un jour, il part pour la chasse, va çà et là, et finit par tuer un moineau. « Dso! se dit-il, à qui pourrais-je l'offrir, sinon au roi? » Et il l'apporte au roi. En le voyant, le roi dit : « Oh! bravo, mon petit chasseur ». Et, se tournant vers ses domestiques : « Donnez-lui, dit-il, quelques pièces d'or pour *bakchich* [2].

A la vue de cet or, l'enfant se propose d'aller de nouveau à la chasse, le lendemain matin, de bonne heure. Cette fois, il tue un bélier et dit : « Il est digne du roi ». Il le porte au roi qui lui fait un plus grand cadeau et se prend d'amitié pour lui. Mais cela déplaît aux domestiques,

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 168.

2. Pourboire.

qui commencent à être jaloux de l'enfant et veulent avoir une part de ces cadeaux.

Celui-ci retourne encore à la chasse, et cette fois, il tue un lion, et l'apporte directement au roi qui le comble de cadeaux.

A peine l'enfant a-t-il quitté le palais que les domestiques lui arrachent la moitié de ce qu'il a reçu ; et leur jalousie redouble contre lui :

Un jour, un des serviteurs qui se tiennent toujours devant la face du roi, dit à son maître :

— Que le roi vive ! La peau de ce lion reste enroulée par terre, et elle ne sert à rien. Ce serait bon que tu fasses venir le petit chasseur et que tu lui ordonnes d'aller chercher encore quelques peaux de lion et quelques charges de dents d'éléphant. Alors nous pourrions faire construire un kiosque et nous aurions de quoi l'orner ».

Le conseil plut au roi : « Vite, fais-le venir », dit-il à son serviteur. Comment voulez-vous que le roi ait pu se douter que c'était pour perdre l'enfant qu'on lui donnait un tel conseil ?

Les serviteurs, tout heureux, s'empressent d'aller chercher le jeune garçon. Ils l'amènent devant le roi.

— Petit chasseur, lui dit celui-ci, je voudrais

que tu me procures quelques peaux de lion et des dents d'éléphant.

Le jeune garçon lui répondit : « Donne-moi une monture et j'irai les chercher ».

On lui donne une monture. Il monte et le voilà parti. Où va-t-il? Jusqu'où va-t-il ? Il n'en sait rien. Les jours succèdent aux nuits ; il va toujours, droit devant lui, sans s'écarter de son chemin. A la fin, il arrive devant un village. Qu'aperçoit-il ? Il voit soudain une femme assise et qui pétrissait de la pâte. Le sein droit retombait sur l'épaule gauche, et le sein gauche sur l'épaule droite. Le jeune homme descend de sa monture, court vers la femme et commence à sucer le sein de la femme. Celle-ci lui dit : « Jeune homme, félicite-toi d'avoir sucé mon sein; sans cela, je t'aurais mangé ». Elle dit encore : « Enfant que cherches-tu ici ? »

L'enfant répond : « Maman, ne me le demande pas ».

— N'aie pas peur, mon fils, dit la femme. Dis-le moi seulement et je trouverai le moyen de te satisfaire.

L'enfant dit : « ô maman, notre roi m'a ordonné de lui procurer des peaux de lion et des dents d'éléphant, pour construire un kiosque ».

— Puisqu'il en est ainsi, reprend la femme,

tes *quarante* frères viendront ce soir. Parle-leur et ils te les fourniront sûrement.

Le soir venu, les *quarante* fils de la vieille femme arrivent, et, avant même d'apercevoir l'enfant, ils disent à leur mère : « Maman, il y a une odeur d'homme ici ». La maman leur répond : « Mes enfants, il vous est arrivé un jeune frère. »

Alors le jeune garçon se montre. Tous s'emparent de lui et se mettent à l'embrasser ; après l'avoir bien embrassé, ils commencent à parler :

— Tê ! dis-nous maintenant, homme-frère (parce que eux étaient des démons), quel est le but de ta visite.

— Voilà, répond l'enfant, je suis venu innocemment.

Après le dîner, l'enfant raconte ses ennuis. Ils lui disent : « Si nous avions *quarante* mulets, *quarante* outres de vin et *quarante* pinces, nous aurions bien vite arrangé ton affaire. »

L'enfant se lève de bonne heure. Il va dans une ville voisine, se procure tout ce qu'on lui a demandé et revient. Aussitôt les *quarante* frères partent. Ils vont dessécher le lac [1] qui est

1. Ou étang. Dans certains cantons de l'Arménie, comme dans le Hauran, chaque village a un petit

près de leur village. Quant tout est bien à sec, de tous les côtés, ils amènent les outres de vin et les vident dans le lit du lac. C'était à ce lac que les lions et les éléphants venaient boire. Le soir descend. Les lions et les éléphants arrivent pour boire ; ils ne savent pas ce que c'est que le vin ; ils boivent comme si c'était de l'eau. Mais voilà que l'un après l'autre, la tête leur tourne et ils tombent.

Quand les *quarante* frères les voient étendus par terre, ils se lèvent, vont prendre leurs pinces et leurs couteaux, et ils se mettent à les tuer; puis ils enlèvent les peaux, mettent les dents des éléphants dans les outres, les chargent sur les mulets, jettent les peaux des lions par dessus et disent au jeune garçon :

— Tê ! va, frère ; suis ton chemin et que Dieu t'aide.

Ils s'expriment leurs souhaits réciproques et le jeune garçon s'en va.

Cependant les serviteurs du roi commençaient

étang, formé par l'eau des pluies de l'hiver, nommé en arabe *birké*. On trouvera la photographie d'un de ces étangs de village apud Dussaud-Macler, *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, p. 28, pl. V, 1.

à se dire entre eux : l'enfant est parti, il tarde à revenir, peut-être est-il mort.

Tout à coup, ils aperçoivent le jeune garçon qui arrive avec ses *quarante* [mulets] et va droit au konak du roi. En le voyant, ils sont sur le point d'éclater de colère. Le roi ordonne au chasseur d'habiter son palais.

Les serviteurs du roi viennent le trouver et lui disent :

— Que le roi vive ! sais-tu qui est digne d'habiter ce kiosque? C'est la fille du roi des Indes.

— C'est très bien, dit le roi. Mais qui pourrait aller la chercher et me l'amener ?

Celui qui a apporté les peaux de lion et les dents d'éléphant peut aussi te l'amener.

Faites venir le chasseur, dit le roi.

Il arrive, il se présente devant le roi et lui dit :

— Donne-moi tes ordres.

— Mon brave chasseur, lui dit le roi, nous avons fait construire le kiosque. Il reste maintenant à faire venir la fille du roi des Indes. Va la chercher et qu'elle l'habite. Prends tous les vêtements qu'il te faut, une mesure d'or, un cheval, des armes et amène-la moi.

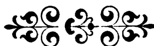
Le jeune homme part. Dans son voyage il rencontre des choses incroyables. Enfin il prend la fille du roi des Indes et l'amène au roi.

— Te voilà déjà de retour? dit le roi. Conduis la jeune fille dans le kiosque nouvellement construit. Je viendrai l'y rejoindre.

Le roi y vient. Il voit que ce n'est pas une jeune fille, mais le soleil.

Alors, se tournant vers ses gens, il fait l'éloge du chasseur et ajoute : « Du moment que tu as eu tant de peine, et que tu as apporté des peaux de lion et des dents d'éléphant, pour construire ce kiosque, je t'en fais cadeau, je te le donne. Et pour ce qui est de la jeune fille, je trouve qu'elle est digne de toi. Allons, mon fils, sois heureux ».

Les serviteurs, cette fois, furent perdus et le chasseur fut comblé d'honneurs.





V.

LA PIERRE DE LA BAGUE [1]

En ce temps-là, il y avait et il n'y avait pas. Il y avait une vieille femme qui avait un fils. Elle lui recommandait toujours de ne pas faire de mal à son prochain, de ne tuer ni oiseaux ni bêtes. Ils étaient bien pauvres. Chaque jour le fils allait à la forêt et en rapportait des branches mortes sur son dos; puis ils vendaient le bois, achetaient du pain et en vivaient.

Un jour, les enfants du village avaient attrapé un chat : après l'avoir attaché, ils le battaient, le torturaient et s'amusaient des cris de la pauvre bête.

Le fils de la vieille sent son cœur s'émouvoir à ce spectacle.

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 173.

— Enfants, dit-il, laissez aller ce pauvre chat.

— Si tu as pitié de lui, répondent les enfants, donne-nous de l'argent et nous lâcherons le chat.

Le chat se débattait en miaulant. Le jeune homme leur donne les 20 paras qu'il avait gagnés en vendant ses fagots et sauva la vie au chat qu'il emporta chez lui. Ce soir-là la mère et le fils se couchèrent sans manger.

Le lendemain, il retourna à la forêt pour faire des fagots. Le chat l'accompagnait. Ils rentrèrent le soir et la vente des fagots lui rapporta quarante paras. Il en donne vingt pour avoir du pain et se dispose à rentrer à la maison, en tenant les vingt autres dans sa main. Mais il aperçoit les enfants du village qui ont attrapé un petit chien et qui s'amusent à le maltraiter. Il leur donne les vingt paras, sauve le chien et l'emporte chez lui.

Le lendemain, le chien et le chat l'accompagnent à la forêt. Le soir, il vend ses fagots et en retire soixante paras. Il dépense vingt paras pour acheter du pain pour sa mère et pour lui, vingt pour la nourriture du chien et du chat. Il lui reste vingt paras. En s'en retournant à la maison, il voit les enfants du village en train de faire du mal à un serpent. Il leur donne les

vingt paras et sauve le serpent qu'il met dans un pot rouge. Le lendemain, il emporte le pot avec lui dans la forêt; il en tire le serpent pour le rendre à la liberté, mais le serpent ne s'en va pas.

A l'heure du repas, à midi, il va s'asseoir au bord d'une source d'eau fraîche. Le chien et le chat mangent à còté de lui. Il donne un morceau de pain au serpent. Et voilà que le serpent se change en un beau garçon, qui lui adresse la parole et lui dit : « Je suis le fils du roi. Les sorciers m'ont volé à mon père et m'ont changé en serpent. Je ne pouvais reprendre la forme d'homme que si un homme me donnait de sa main un morceau de pain : c'était mon talisman. Voilà pourquoi j'étais venu dans le village. Tu m'as sauvé des mains des méchants enfants et des liens du talisman. Tout le bien que je pourrai te faire ne sera qu'une faible marque de ma reconnaissance ».

Là-dessus, le jeune homme s'en alla et raconta au roi ce qui s'était passé. Celui-ci envoya aussitôt deux nègres à la recherche du fils de la vieille. Ils lui conseillèrent en secret, si le roi lui demandait ce qu'il désirait, de répondre qu'il désirait sa bague; « et tu n'auras qu'à retourner la pierre de cette bague, ajou-

tèrent-ils, et nous arriverons et nous accomplirons tous tes désirs. » C'était le fils même du roi qui avait chargé les nègres de lui dire cela.

On l'amène chez le roi. Celui-ci lui dit : « Tu as sauvé mon fils. Je te donnerai tout ce que ton cœur désire. » Le jeune garçon lui répond :

— Donne-moi la bague que tu as au doigt.

— Vaï ! s'écrie le roi, que celui qui t'a donné ce conseil ait le cou brisé ! Mais puisque je t'ai donné ma parole, je t'accorde ce que tu demandes.

Il lui donna la bague et ajouta encore un sac d'or.

La mère et son fils tombèrent d'accord d'aller demander la fille du roi en mariage. La vieille va s'asseoir dans le siège des parents. Le roi entre et lui demande ce qu'elle désire.

— Je suis venue te demander ta fille, avec la grâce de Dieu, pour mon fils.

— Je te l'accorde. Mais pourras-tu fournir la dot convenue ?

— Mais certainement, je puis la donner.

— Je veux un trésor plein d'or, dit le roi, une maison comme mon kiosque et comme mon palais. Il faut qu'il y ait une avenue de ma maison à la tienne, plantée de grands arbres, couverte d'un tapis dans toute sa longueur, et des

deux côtés, devant chaque porte, un cavalier monté sur un cheval blanc.

La vieille retourne chez elle et raconte la chose à son fils. Celui-ci retourne la pierre de la bague. Les deux nègres arrivent ; le jeune homme leur exprime son désir que tout ce que le roi a demandé soit exécuté : la nuit même tout est prêt.

Ils préparèrent tout pour le mariage, et voilà la fille du roi devenue la femme du fils de la vieille.

Ils vivaient heureux dans leur kiosque et leur palais. Un Juif qui connaissait la vertu de la bague, pénétra un jour dans le palais sous prétexte de vendre des bagues. La vieille était morte ; le nouveau marié était absent et avait laissé sa bague bien en vue, sans songer à la cacher. Le Juif aperçoit la bague enchantée et ne peut en détacher ses yeux. Quand la fille du roi eut achevé de choisir celles qu'elle voulait acheter : « Tu as choisi *trois* bagues, lui dit le Juif. Garde-les et donne-moi celle-là en échange ».

La fille du roi, n'en connaissant pas la vertu, la lui donne. Aussitôt le Juif la passe à son doigt, et faisant mouvoir la pierre : « Je veux, dit-il, que, avec ce kiosque et ce palais, je sois transporté à l'île des *sept* mers ».

Et voilà que cela se fait.

Le soir, quand le jeune homme revient, il ne trouve plus ni kiosque, ni palais, ni jeune femme, ni rien. Il retourne à son pauvre logement et se met à courir à travers prairies et montagnes.

Le chien et le chat étaient désolés du malheur de leur bienfaiteur; ils se concertent pour aller à la recherche de la bague, à travers les terres et les mers.

Le jeune homme reste seul. Le chien et le chat sont partis. Ils vont, ils vont toujours traversant des mers, des terres et arrivent au pays du roi des souris.

Grand effroi! les soldats qui gardaient la frontière s'enfuient épouvantés, et la nouvelle se répand aux quatre coins du pays que le chat est arrivé.

Le roi des souris tient un grand conseil. On élève des remparts, on met en place canons et fusils. On écrit au roi des tortues d'envoyer quelques milliers de soldats revêtus de cuirasses à leur secours, pour assiéger le chat du côté de la mer.

On mande au roi des hérissons d'envoyer quelques milliers de soldats armés de piques. Il s'engage à payer aux royaumes des tortues et des

hérissons une redevance pendant dix ans, s'ils peuvent les aider à se sauver des griffes du chat.

Avant que le papier soit signé, le chien s'approche de la porte du palais du roi des souris. Il leur annonce qu'il vient en ambassadeur de la part du chat et il ajoute : « Si vous voulez que le chat tout puissant ne détruise pas votre nation, envoyez-nous quelques souris de sang royal qui sachent bien nager; qu'elles nous prennent sur leur dos et nous fassent passer aux îles que nous désirons visiter ».

Les souris choisissent *sept* magnifiques souris de race royale et bonnes nageuses.

— C'est assez, dit le chien.

Les souris se jettent à l'eau et nagent les premières. Le chat monte sur les épaules du chien. Ils traversent des mers et des mers, jusqu'à ce qu'ils arrivent au milieu des *sept* mers. Et voilà qu'ils aperçoivent... Ah! le kiosque et le palais tout ornés. Ils arrivent devant le palais. Le chat ordonne aux souris d'y pénétrer et de lui apporter la bague du Juif.

C'était la nuit. Les souris percent le mur et entrent dans la chambre du Juif. Il n'avait point la bague sur lui; elles regardent de tous côtés : point de bague. Peut-être l'a-t-il cachée dans sa bouche!

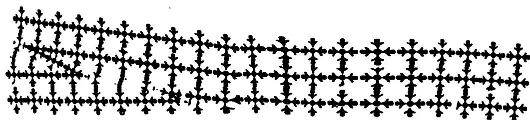
Le Juif dormait ; à côté de lui était sa tabatière. Une souris plonge sa queue dans le tabac, puis l'applique au nez du Juif. Celui-ci éternue et la bague vole hors de sa bouche. Elles la saisissent et s'en vont. Elles reviennent par le même chemin et rentrent dans leur pays. Le chat les élève au grade de *terkhan* [1].

Le chien et le chat se hâtent de retourner vers leur maître. Ils déposent la bague sur ses genoux. Il la met à son doigt et fait mouvoir la pierre. Le kiosque, le palais reviennent prendre leur place, avec la fille du roi et le Juif, qui de frayeur, se dessécha sur place.

Quant au chien et au chat, il les garde près de lui et les comble de biens.

1. Correspond au titre turc *tarkan* ; cf. Edouard Chavannes, *Documents sur les Tou-Kiue (Turcs) occidentaux*. Saint-Pétersbourg, 1903, p. 164, n. 3 ; p. 200, n. 7 ; p. 239, n. 2. Ce terme désigne tout individu ou toute ville affranchi d'impôts. Ce mot entre dans la composition du nom de la ville d'Astrakan.





VI.

LA FIANCÉE DE LA SOURCE [1]

Il y avait une femme qui avait *trois* filles. Elle sortit un jour pour aller leur acheter des vêtements, et oublia d'en prendre pour la plus jeune. Comme elle revenait à la maison, elle s'assit près d'une source et tout à coup se souvint de son oubli. Elle fit : tech ! et aussitôt un vieillard sortit de la pierre qui était sur le bord de la source et lui demanda pourquoi elle avait fait : tech !

— J'ai oublié d'acheter des vêtements à ma plus jeune fille, répondit-elle, et j'en suis bien fâchée.

— Va, dit le vieillard, amène-moi ta fille. Tu n'auras qu'à faire : tech ! et je lui donnerai un habillement.

1. Texte arménien dans : *Hamov Hodov*, p. 179.

La mère et la fille vinrent à la source.

— Tech ! fit la mère.

Le vieillard parut, prit la jeune fille et l'emmena. La mère fit : tech ! tech ! mais elle eut beau répéter ce mot un millier de fois, ni le vieillard ni la jeune fille ne reparurent. A la fin, elle s'en retourna à la maison.

Un mois, deux mois se passèrent. La mère revint à la source. Tech! fit-elle. Aussitôt le vieillard parut. Il retourna vers son fils et lui dit :

— Ta belle-mère est venue; elle voudrait voir sa fille.

— Prends ta belle-fille, dit le jeune homme. Qu'elle aille avec sa mère, mais qu'elle revienne ensuite.

Et en se séparant de la jeune femme, il lui promit de venir la voir.

La jeune fille était devenue une jeune mariée très élégante : elle baisa la main de sa mère et s'en alla avec elle; elle lui dit :

— Maman, prépare-moi une chambre à part.

Sa mère lui donna une chambre à part. Tous les soirs, le jeune homme, prenant la forme d'une perdrix, arrivait en volant et la jeune femme le recevait par la fenêtre ; puis elle fermait la porte de la chambre et le matin, avant

l'aube, la perdrix s'en allait en s'envolant.

Les deux sœurs aînées étaient jalouses du bonheur de leur cadette. Elles s'entendirent pour acheter des rasoirs et les placer sur le bord de la fenêtre. La perdrix arriva le soir. En ployant ses ailes, elle toucha les rasoirs et se blessa [1]. Elle s'en retourna ensanglantée à la source et ne revint pas; elle en voulait à la jeune femme qu'elle supposait être l'auteur du méfait.

Au bout de quatre ou cinq jours, voyant que l'oiseau ne revenait pas, la jeune femme se leva avec sa mère et toutes deux allèrent à la source. A l'appel ordinaire : tech! le vieillard parut, puis il alla dire à son fils : « Ta belle-mère et ta femme sont là ».

— Lève-toi, répondit le jeune homme; déguise-toi en aigle, prends la jeune femme sur tes ailes, enlève-la en l'air et va la jeter dans des endroits solitaires.

L'aigle enleva la jeune fille, et la transpor-

1. Sur l'amant qui vient, en forme d'oiseau, visiter son amie, et qui se blesse à un piège, cf. le conte breton Ywenec, donné par Jean Moreas, dans *Contes de la vieille France*, Paris, 1904, p. 216 et suiv.

tant au loin, la laissa tomber sur le sable. Mais elle resta vivante.

— Mon Dieu, disait-elle, quelle faute ai-je donc commise?

Et versant des larmes de sang, elle errait de côté et d'autre. La nuit vint. Elle s'enfonça dans le sable en guise de lit. Comme elle était là silencieuse, elle aperçut deux derviches qui venaient d'arriver et s'étaient assis à quelque distance.

Ils sifflèrent et ramassèrent de grands serpents autour d'eux. Ils étaient en conférence et discutaient sur les remèdes propres à la guérison de mille et une maladies. Elle prêta l'oreille : ils préparaient justement un remède pour la coupure du rasoir. Il faut, disaient-ils, laver la blessure avec le lait d'une femme nouvellement accouchée, prendre le sang de la veine d'une jeune femme, le faire sécher, en faire de la poudre, en mettre dessus par *trois* fois, et la blessure est guérie.

Le lendemain matin, après avoir invoqué le bon Dieu, la jeune femme se met en route. Elle marche, marche, et arrive enfin dans sa ville natale. Elle va de maison en maison mendier du lait de femme; puis, elle coupa une veine de

son bras, en recueille le sang qu'elle fait sécher et réduit en poudre.

Alors, prenant le lait et la poudre de sang, elle va à la source.

— Tech !

Aussitôt le vieillard d'arriver.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Je suis un médecin, répond-elle. J'avais oublié mes médicaments au village, et j'ai fait : tech!

Le vieillard court vers son fils et lui annonce qu'il y a là un médecin du monde terrestre, et que, s'il veut, il le lui amènera pour le soigner.

— Amène-le, dit le fils.

La jeune femme entre. Elle fait asseoir le malade, en lui disant : « Je vais te guérir ». Elle lave la blessure avec le lait, y met la poudre et subitement le malade se trouva guéri.

— Que te dois-je pour ta peine ? demanda le jeune homme.

— Je n'accepte rien, dit-elle. Seulement, garde bien mon nom dans ta mémoire.

— Et quel est ton nom ?

— Je me nomme Khngabrag[1].

— C'est le nom de ma femme.

1. Ce mot signifie : *sachet d'encens*.

— Je suis ta femme.

Et en disant cela, elle se jeta à son cou en pleurant et lui raconta tout ce qu'elle avait éprouvé.

Ils s'aimèrent et ils continuent encore de s'aimer, d'un amour éternel.





VII.

CHEVEUX D'ARGENT ET BOUCLES D'OR [1]

Le fils du roi avait planté sa tente près d'un village, au milieu d'une prairie bien arrosée et émaillée de fleurs.

Trois jeunes filles adultes du village sortirent pour cueillir des légumes et des fleurs; elles s'assirent dans le voisinage de la tente et se mirent à causer.

L'une des jeunes filles dit : « Si le fils du roi m'épousait, je planterais une vigne qui produirait des grappes de raisin si grandes, que lui et tous ses hommes se rassasieraient d'une seule, et il en resterait encore ».

— « Si le fils du roi m'épousait, dit une autre,

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 182.

je tisserais un tapis si grand qu'il pourrait s'y asseoir avec ses soldats et le tapis ne serait qu'à moitié couvert. »

— « Quant à moi, dit la troisième, je ne me flatte pas d'en savoir faire autant. Je parle avec la grâce de Dieu. Si le fils du roi m'épousait, avec l'aide de Dieu, je mettrais au monde un fils et une fille. La fille aurait des cheveux d'argent et le garçon des cheveux d'or ».

Le fils du roi entendait la conversation : il les épousa toutes *trois*. Les jours se succédèrent; quelque temps après, il demanda à la première :

— Où est la vigne que tu voulais planter? où sont les grappes de raisin?

— C'était une parole en l'air, répondit-elle.

De même, celle qui avait promis de tisser le tapis. S'adressant alors à la troisième :

— Où sont la fille aux cheveux d'argent et le fils aux cheveux d'or?

— Avec la grâce de Dieu, répondit-elle, ils naîtront.

La jeune femme devint enceinte. Ses sœurs furent jalouses et lui en voulurent. Elles firent venir deux vieilles sages-femmes et leur donnèrent de riches cadeaux, des bijoux précieux, pour les engager à faire périr les enfants qui naîtraient et à leur substituer de petits chiens.

De cette manière, pensaient-elles, elle sera mal vue par le fils du roi et elle ne sera plus la préférée.

Les vieilles femmes le leur promirent.

Le jour venu, elle mit au monde deux jumeaux. Pendant qu'elle était dans les douleurs, les vieilles sages-femmes enlevèrent les deux enfants, un garçon et une fille, et les mirent dans un coffret qu'elles fermèrent à clef et jetèrent à la mer. A la place des enfants, elles apportèrent une paire de petits chiens qu'elles déposèrent à côté de la jeune mère; puis elles coururent avertir le fils du roi et lui annoncer que sa femme l'avait rendu père de deux petits chiens.

Quand le roi l'apprit, il entra dans une violente colère : « Prenez cette chienne, dit-il, enveloppez-la dans une peau de chameau, mettez-la derrière la porte, et que tous ceux qui passent et repassent lui crachent au visage et lui jettent une pierre ». L'ordre du roi fut exécuté.

Dans la même ville, il y avait deux vieux époux qui n'avaient pas d'enfants. Chaque matin, l'homme allait au bord de la mer et pêchait deux poissons : un pour lui et un pour sa femme. Ce jour-là il jeta son filet et ramena

aussitôt quatre poissons. Il jeta de nouveau son filet à la mer et en le retirant il sentit qu'il y avait dedans quelque chose de lourd. C'était le coffret. Il l'emporta chez lui avec les poissons.

La vieille femme ouvrit la caisse et aperçut qu'il y avait là un couple d'enfants, un garçon et une fille; la fille avait des cheveux d'argent et le garçon des cheveux d'or. Le garçon avait mis le petit doigt dans la bouche de la fille, et la petite avait le sien dans la bouche de son frère : ils étaient en train de sucer.

Les deux vieux furent très heureux de cette trouvaille et en rendirent grâce à Dieu. « Jusqu'à ce jour, dirent-ils, il ne nous avait pas donné d'enfants et voilà qu'il nous en envoie deux ». La vieille femme fit chauffer de l'eau et les lava : de leurs cheveux tomba de l'or, de l'argent.

— Tê! lève-toi, vieux, dit la vieille; prends cet or et cet argent et va acheter une vache, que nous puissions la traire pour nourrir ces enfants. »

Ainsi grandirent la sœur et le frère; ils jouissaient de toutes sortes de biens, comme de vrais fils de roi, jusqu'à ce qu'ils furent grands.

Au terme fixé par Dieu, le vieux et la vieille moururent. Sœur et frère se gouvernaient l'un

l'autre. La jeune fille était intelligente ; le jeune homme, un brave chasseur. Elle avait mainte fois entendu raconter à la vieille femme comment elle les avait recueillis de la mer, et que la femme, à la porte du roi, sur laquelle reposait l'anathème, était leur mère et qu'ils devaient bien se garder de révéler leur origine, s'ils ne voulaient pas être mis à mort. La jeune fille se déguise en mendiante; elle pénètre dans la maison du roi, ouvrant les yeux à tout ce qui s'y fait, prêtant l'oreille à tout ce qui s'y dit, et le soir, elle rentre chez elle.

Le jeune homme était allé à la chasse. Trois fois il avait rencontré son père et lui avait enlevé le gibier. Le roi étonné avait appris que c'était un jeune homme vaillant qui était ainsi capable de prendre tout le gibier à la chasse. Il l'invite à sa table, le trouve de son goût, l'interroge sur son origine, sur ses parents. Le jeune homme raconte qu'il a une sœur, que c'est un vieillard et sa femme qui les ont pêchés dans la mer.

Le roi lui dit : « Reste dans ma maison ». Mais le jeune homme n'accepte pas, en disant que sa sœur serait toute seule.

— Eh bien ! dit le roi, viens t'asseoir tous les soirs à ma table et tu repartiras la nuit.

Le jeune homme rentre chez lui ; il raconte à sa sœur ce qui s'est passé. Le lendemain la jeune fille se rend dans la maison du roi. Elle se rend compte que les jeunes femmes ont eu vent de la chose et qu'elles songent à les perdre tous deux.

Le soir, quand le jeune homme, de retour de la chasse, prend son arc et ses flèches et se prépare à sortir : « Mon frère, lui dit la jeune fille, prends avec toi ton chien fidèle. Quand tu franchiras le seuil de la porte, suis les traces de ton chien; prends en main un bouquet de roses ; quand tu seras de l'autre côté de la porte, il y a là une femme enveloppée dans une peau de chameau. Les gens, en passant, lui crachent à la figure et lui jettent une pierre. Toi, effeuille sur elle les roses, lorsque tu passeras. Et quand tu seras assis à table, donne à ton chien le premier morceau de pain; si le chien reste vivant, mange; s'il crève, lève-toi et t'en va. Va maintenant, n'oublie pas ce que je t'ai dit et que le bon Dieu t'aide ! »

Le jeune homme part; il fait ce que sa sœur lui a dit. Il aperçoit un puits creusé sous le seuil de la porte et une femme blottie derrière la porte. Il donne aussi la première bouchée de pain au chien, qui meurt. Alors il refuse de

manger et remercie le roi en s'excusant de n'avoir pas faim. En rentrant chez lui, la nuit, il raconte à sa sœur ce qui est arrivé.

— Sais-tu, lui dit-elle, pourquoi le chien a crevé? parce que le pain était empoisonné. Et sais-tu qui a fait creuser le puits? Ce sont les deux belles-filles du roi. Et sais-tu qui est cette femme enveloppée, blottie derrière la porte? C'est notre mère.

— Est-ce vrai? demande le jeune homme.

Alors la sœur raconte toute l'histoire à son frère. Ils se concertent pour aviser au moyen de délivrer leur mère. Le jeune homme veut partir aussitôt pour aller raconter la vérité à son père et lui demander de faire périr les deux brus et de délivrer la mère (et voilà tout).

La sœur dit : « Non, mon frère, ne va pas. Le mal qui vient des femmes est inimaginable. Veillons à ce qu'il n'arrive malheur ni à nous ni à notre mère. Voici ce qu'il te faut faire. Tu iras à la chasse et tu inviteras le fils du roi à venir avec le roi son père dîner chez nous. »

Le jeune homme va les inviter. Ils acceptent. Ceux-ci font des préparatifs; le roi et son fils, accompagnés d'une centaine d'hommes, arrivent. La jeune fille les reçoit d'une manière royale. Après le repas, le roi se lave les mains :

le jeune homme lui verse l'eau ; la jeune fille tient la serviette. Le roi est enchanté du repas et des hôtes. Il se retire dans la chambre avec son fils et ses hommes et leur demande ce qu'il faut donner à ces gens.

— Qu'ils le disent eux-mêmes, lui répondent-ils.

Alors il fait entrer la sœur et le frère et les invite à lui dire le cadeau qui leur ferait le plus plaisir. La jeune fille prend la parole :

— Que le roi vive ! Mais qu'y a-t-il de meilleur au monde qu'une mère et un père ?

— Continue, ma fille, lui dit le roi en l'encourageant.

— Rends-nous notre mère et notre père.

— Comment veux-tu, jeune fille, que je fasse cela ; je ne suis pas Dieu (Pardon, ô Dieu !)

— Tu peux nous les rendre.

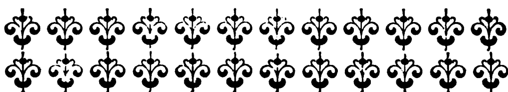
Alors elle se met à raconter, d'un bout à l'autre, leur histoire. Quand elle a fini, elle arrache le bonnet de la tête de son frère, enlève le mouchoir qui couvre la sienne ; on voit briller les boucles d'or et les cheveux d'argent. Quelle preuve plus convaincante ! Le roi se lève. Il embrasse ses deux enfants qui se jettent au cou de leur père et retourne au palais du roi. On enlève la mère de son

enveloppe de peau de chameau et on la rend à ses enfants.

Le lendemain, le roi réunit son grand conseil et prononce le jugement. On allume un bûcher et les deux méchantes brus sont jetées dans les flammes.

Dieu rend toujours la justice.





VIII.

LA CANNE D'ACIER [1]

Une vieille femme avait adopté un orphelin; elle avait pourvu à son habillement, à sa nourriture ; mais l'enfant avait fait la connaissance de méchants garnements et n'avait appris que de mauvaises choses.

La vieille songea à le marier : « Peut-être, se disait-elle, deviendra-t-il plus sage. » Le voilà devenu maître de femme et d'enfant, mais non maître en sagesse. Il ne s'était pas séparé de ses compagnons, et chaque soir, il battait sa femme et son enfant.

Le cœur de la vieille s'aigrit : « Mon fils, lui dit-elle, sois plus avisé ; sois un homme ; travaille pour faire vivre ta femme et ton enfant :

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 187.

sinon, je te changerai en âne. Tu porteras les fardeaux des gens, on montera sur toi, tu mangeras des ronces, on te fera marcher avec un aiguillon, on te battra. »

Au lieu de s'humilier et de demander pardon, le jeune homme se fâche : « Eh ! ne parle pas tant, ou je te frapperai aussi ! »

La vieille, en colère, frappe le jeune homme d'une verge d'acier verte. Le jeune homme se trouve changé en un âne, on ne peut plus âne ; on le met à la porte. Un homme le rencontre, le prend par une oreille, l'emmène chez lui et s'en sert pendant *sept* ans pour porter des fardeaux.

Au bout de ces *sept* ans, la peau de l'âne s'était usée et il avait repris la forme d'un homme.

Il vient à la maison, frappe à la porte. La jeune femme vient ouvrir. Stupéfaite, elle rentre en courant et en criant : « Grand'mère ! grand'mère, voilà ton fils qui est revenu ! »

Il entre. Au lieu de se montrer aimable, il se conduit plus mal qu'auparavant ; il jure, il bat tout le monde, il injurie la vieille.

— Mon fils, lui dit celle-ci, tu n'es pas encore devenu raisonnable. Tu ne seras donc jamais un homme ! Prends garde que je ne te change

en un loup et en un fauve pour que les gens et les chiens te chassent des endroits habités et que tu sois jeté par monts et par vaux. »

— Eh ! ne parle pas tant, ou je te casserai la tête.

Aussitôt la vieille le frappe de sa verge d'acier verte et le jeune homme est changé en loup. Les voisins, avec leurs bâtons et leurs chiens, courent après lui et le chassent dans la montagne.

Au bout de *sept* ans, il perd sa peau de loup. Il revient chez lui, frappe à la porte : on lui ouvre, et il recommence ses méchancetés. Il bat sa femme et son enfant.

— Grand'mère ! grand'mère, pour l'amour de Dieu, viens.

La vieille voit qu'il est incorrigible. Elle le frappe de sa canne verte ; le jeune homme est changé en un corbeau noir ; et, jurant, il s'envole et s'en va en faisant : Gour ! Gour !

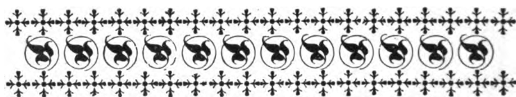
Il va retrouver ses mauvais compagnons et leur fait comprendre ce qui lui est arrivé. Ceux-ci arrivent chez la vieille, pour l'étrangler.

La vieille essaie de leur donner de bons conseils : ils ne l'écoutent pas. Alors elle prend sa canne verte et voilà tous ces jeunes gens changés en corbeaux noirs. Ils vont rejoindre leur

camarade et forment ensemble une bande. Ce sont ces gens qui vont et viennent à travers les villes et les villages, volant, commettant des méfaits.

Voilà pourquoi, tandis qu'on aime les autres oiseaux et qu'on les choye, lorsqu'on voit des corbeaux, au contraire, on leur jette des pierres.





IX.

COMMENT UN PÈRE SANS ENFANTS EUT SEPT FILS [1]

Il y avait un jeune homme qui avait une jeune et jolie femme. Il était marié depuis *sept* ans et n'avait pas d'enfant. De désespoir, il quitta la maison et s'en alla courir le monde. Tous ceux qui le rencontraient lui demandaient pourquoi il errait ainsi. Il leur racontait la cause de sa souffrance et les gens lui répondaient que le bon Dieu certainement aura pitié de lui et lui accordera ce qu'il désire.

Un jour, il fit la rencontre d'un derviche qui lui adressa la même question et à qui il fit la même réponse. Ils devinrent amis et partirent ensemble.

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 190.

Après avoir traversé des villes très peuplées, de nombreux villages, ils arrivèrent à une ville dont les remparts, les portes, les maisons, les marchés, tout enfin indiquait une construction de date récente ; mais elle était déserte. Ils pénétrèrent dans la ville, la parcoururent en tous sens et arrivèrent à un grand bâtiment où ils virent un monceau d'or et un monceau d'argent.

— Si Dieu te donnait à choisir entre cette ville, lui dit le derviche, et des enfants, que préférerais-tu? La ville ou les enfants?

— Je préférerais la ville, répondit l'homme.

— Et si Dieu, ajouta le derviche, t'offrait tout cet or et cet argent, mais à condition de n'avoir pas de fils, que choisirais-tu?

— L'or et l'argent, dit l'homme.

Ils étaient à peine sortis de la ville qu'ils virent les cadavres de milliers, de milliers d'hommes tués, dont on emmenait les femmes en esclavage. Puis les soldats retournèrent dans la ville et, après avoir pris tout l'or et tout l'argent, ils y mirent le feu et la réduisirent en cendres. Le derviche et l'homme assistèrent à ce spectacle, puis ils continuèrent leur chemin.

Ils arrivèrent devant un kiosque et un palais qui étincelaient au soleil comme du cristal. Ils étaient entourés d'arbres incomparables et de

fleurs. Ils montèrent un escalier en marbre qui avait *quarante* marches et entrèrent dans le kiosque. Tout y était d'une richesse, d'une beauté extraordinaires : les candélabres, la vaisselle, les meubles étaient en diamant et en perles (je dis la vérité, vous pouvez me croire). Mais ils eurent beau regarder tout autour d'eux, ils ne virent personne.

Le derviche lui demanda de nouveau :

— Si Dieu te donnait le choix entre tout cela ou des enfants, que choisirais-tu ?

— C'est cela que mon cœur préférerait, répondit l'homme.

Tout en flanant, ils descendirent à l'étage inférieur. Au milieu du vestibule était une mer, entourée d'une chaîne d'argent ; et, tout autour, des sièges en ivoire. Il y avait des poissons dans la mer, et au-dessus volaient des oiseaux de toutes couleurs. A l'un des coins se trouvait un *chadrwan* [1] de sorbet rouge et dans un autre coin un chadrwan de sorbet jaune. Une jeune fille, plus brillante que le soleil, vêtue d'une chemise en perles fines, était assise, les yeux dirigés tantôt vers le ciel, tantôt vers la mer.

1. Sorte de jet d'eau.

Le derviche se retourna et demanda à l'homme :

— Si Dieu voulait te donner cette jeune fille pour femme et cette richesse comme dot, mais à condition de ne pas te donner d'enfants, lequel des deux préférerais-tu?

— Quand même j'aurais *quarante* enfants, répondit l'homme, je les abandonnerais et quand j'aurais *quarante* femmes, je les quitterais, si je savais que cette jeune fille veut de moi.

A peine avaient-ils mis les pieds hors du jardin que des milliers de cavaliers entourèrent cet endroit, et l'on entendait des voix qui disaient : « Tuez le père, tuez les domestiques; enlevons la jeune fille; prenons toutes les richesses; démolissez la maison et mettez en pièces tout ce superbe édifice. » Et voilà, une heure plus tard, tout était détruit.

— As-tu vu ce que tout cela est devenu? dit le derviche à l'homme. Richesse, grandeur, beauté, il n'en reste rien entre les mains de celui qui les possède : le monde est ennemi de ces trois choses. Tous ceux qui possèdent auront des ennuis. Tu es dans une grande erreur et ton cœur ne sait pas la douceur dont jouit l'homme qui vit dans une condition moyenne, avec une femme modeste et fidèle; pour lui, son fils est

une plus grande consolation que toute la grandeur du monde ; il est pour lui tout le bonheur. Dieu connaissait ton cœur et c'est pourquoi il ne t'avait pas donné d'enfants. Va lui rendre grâce et il t'accordera des enfants ».

L'homme retourna chez lui et, à partir de ce jour, il disait *sept* fois par jour : Grâce à Dieu ! Et Dieu le rendit père de *sept* enfants.





X.

LE TISSERAND INTELLIGENT [1]

Un roi était assis sur son trône. Un ambassadeur arriva des pays lointains et, sans prononcer une parole, traça un cercle autour du roi, puis serra les lèvres et s'assit.

Le roi ne comprit pas ce que cela signifiait. Il appela ses ministres. Eux non plus n'y comprirent rien. C'était grande honte pour un roi de n'avoir pas, dans tout son royaume, une personne assez intelligente pour expliquer la chose. Il lança un ordre très sévère, menaçant de les tuer tous, s'il ne se trouvait personne pour comprendre.

On se mit à la recherche d'un homme intelligent. On entra dans une maison où l'on vit un enfant dans une balançoire; il n'y avait per-

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 193.

sonne dans la maison et la balançoire allait et venait d'elle-même.

On entra dans la maison voisine : une même balançoire se mettait en mouvement d'elle-même. Les gens montent sur la terrasse et y voient du blé qu'on avait lavé et étendu pour sécher; un roseau y était planté et se balançait sans vent, de côté et d'autre, pour chasser les moineaux, afin qu'ils ne mangent pas le blé.

Ils s'étonnent et descendent dans la maison. Ils aperçoivent un tisserand occupé à tisser. Il y avait un fil attaché à l'un des bouts de la navette, et un autre fil à l'autre bout; un fil était noué au peigne et, tout en tissant, le fil remuait, et en même temps les deux balançoires et le roseau de la terrasse se mouvaient aussi. Cet homme était, en effet, un tisserand, mais ce qu'il avait fait était œuvre de savant.

On lui raconte que quelqu'un est venu tracer une circonférence autour du trône du roi et que personne n'a pu comprendre ce qu'il voulait par là.

— Viens avec nous, lui dirent-ils, et si tu réussis à en donner l'explication, le roi te récompensera magnifiquement.

Le tisserand réfléchit un instant; puis, prenant deux osselets et un poulet, il suit les hom-

mes et va avec eux au palais. Il sort les deux osselets et les place devant l'ambassadeur. Celui-ci tire de sa poche une poignée de millet et la répand. Le tisserand lâche le poulet qui se met à manger le millet. Là-dessus, l'ambassadeur met ses sandales et s'en va.

On demande au tisserand ce que cela signifie. « Cet homme, dit-il, était venu dire : Si notre roi vient vous cerner et vous combattre, vous rendrez-vous ou non ? — J'ai mis les osselets devant lui. Cela voulait dire : Vous êtes des enfants en comparaison de nous. En répandant le millet, il a voulu dire : Nos soldats sont nombreux, innombrables. Moi, j'ai lâché le poulet qui a tout mangé. Cela signifiait : Un seul d'entre nous peut en massacrer mille d'entre vous. »

Le roi donna des ordres pour combler d'honneurs le tisserand; il voulait le nommer son grand vizir. Mais le tisserand ne consentit à accepter qu'un petit présent et demanda la permission de rester toujours un tisserand.

— Je te prie seulement, ô roi, ajouta-t-il, de ne jamais oublier qu'il y a parmi tes serviteurs des gens plus intelligents que ton grand vizir. Comprends que cordonniers et tisserands ont eux aussi de la valeur.



XI.

DIEU DONNE A CELUI QUI DONNE [1]

Deux hommes voyageaient de compagnie; ils se rendaient dans des pays éloignés, pour travailler.

Ils mangèrent en commun le pain du premier; lorsqu'il n'y en eut plus, l'autre ne voulut point partager son pain avec lui. Il eut beau le prier : « Je t'en supplie, que cela ne soit pas en échange de mon pain; fais l'aumône; prête-moi, je meurs de faim, et mes enfants resteront malheureux. »

Sourd à ces prières, l'autre ne voulut pas lui donner de son pain. Et quelles raisons alléguait-il? « Si nous nous mettons les deux, disait-il, à manger ce pain, il n'en restera bientôt

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 195.

plus, et nous mourrons tous les deux, avant d'arriver à notre but. Fais comme tu voudras ; pour moi, je m'en vais avec mon pain. »

Quand l'homme meurt de faim peut-il marcher? Le malheureux resta en arrière, en tombant et en se relevant, en mettant de la terre dans sa bouche, pour tromper sa faim, et en buvant de l'eau ; il arriva enfin à un moulin en ruine.

— Je vais aller m'y coucher et y passer la nuit, se dit-il ; au moins je serai à l'abri de la dent des bêtes sauvages. Dieu est grand.

Il entra dans le moulin. Tout était vide, désert. Il n'y avait qu'un tambourin pendu au mur. Il faisait nuit. Voilà qu'un ours vient s'asseoir au-dessus de lui ; puis arrive un loup ; puis un renard, qui se glisse sans faire de bruit et s'accroupit près de la porte. Au bout d'un moment, la conversation s'établit entre ces animaux.

— Frère ours, dit le loup ; comment vas-tu ? que fais-tu ? ou que ne fais-tu pas ?

— Moi, répond l'ours, je me promène dans les forêts, j'arrache des racines d'arbres et de roseaux, je les ronge et j'assouvis ma faim.

— Et toi, frère loup, dit le renard en s'adressant à ce dernier, que fais-tu ? de quoi vis-tu?

— Ne me demande pas, lui répond le loup,

comment je vis. Voilà un bout de temps que je guette le troupeau du rês de Phorik [1]. Mais il a un chien noir précédant son troupeau, pour écarter les gens, et je n'ose pas m'approcher; j'ai peur de ce chien. Je ne sais pas pourquoi les gens ne prennent pas ce chien et ne le tuent pas; s'ils baignaient dans son sang le fils du roi qui se meurt, il serait bien vite guéri et rendu à la vie. Alors, j'aurais bientôt fait.

L'homme qui entendait ces paroles, se dit : « Voilà une bonne affaire ! »

— Sire Renard, reprit l'ours, que fais-tu?

— Je ne suis pas aussi fort que vous deux, répondit le renard. Mais, grâce à Dieu, je ne suis pas dépourvu d'intelligence. Je n'ai jamais passé un jour sans manger. Et j'ai beaucoup de richesses : j'ai un monceau d'or que j'ai enterré sous un arbre, et un autre sous le seuil de ce moulin. Chaque jour, je déterre mes trésors, je les compte, je les remue, puis je les remets en place.

L'homme, en entendant ces paroles, se dit : « Voilà qui va encore mieux ».

Il prend courage, ses idées deviennent claires ;

1. A rapprocher du nom de lieu et de province *P'orak ;* cf. H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen*... Strasbourg, 1904, p. 478.

il détache le tambourin et fait glisser ses doigts dessus. Les trois bêtes détalent aussitôt, croyant qu'il y avait un mariage et que c'étaient les invités qui arrivaient; car les animaux ont très peur des gens de noce.

L'homme se lève alors; il tire de sa cachette l'or enfoui, en remplit ses poches et sa poitrine, et le reste, il le cache en un autre endroit. Puis il se rend au village de Phorik. Il trouve la maison du rês et y reçoit l'hospitalité. En reconnaissance, il fait cadeau de deux vêtements à chacun des habitants de la maison.

Comme il entendait les gens chuchoter entre eux et se demander comment ils pourraient lui rendre la pareille.

— Si vous voulez me donner le chien noir de votre troupeau de moutons, leur dit-il, je serai très satisfait; je ne désire pas autre chose.

— Si cela peut faire ton bonheur, lui répondent-ils, prends-le. Il y a assez d'autres chiens pour garder le troupeau.

Il passe une corde au cou du chien, prend une outre et s'en va dans un endroit écarté. Là, il tue le chien, recueille le sang dans l'outre et se rend à la ville. Il va trouver le roi.

— Je suis médecin, lui dit-il, je viens pour guérir ton fils.

— Si tu le guéris, lui répond le roi, mon trône t'appartiendra après ma mort. Sinon, je te couperai la tête.

— Non, dit l'homme, que le trône soit *halal* à ton fils ; mais si je ne le guéris pas, que ma tête te soit *halal* [1].

Alors il emporte l'enfant dans une chambre à part; il le frotte des pieds à la tête avec le sang du chien noir, comme vous l'auriez désiré. Il le fait mettre au lit, ferme la porte à clef et va se promener. En rentrant le soir, il trouve le jeune garçon baigné de transpiration. Il le lave avec de l'eau chaude ; il fait cela pendant deux jours encore. Il le frotte de sang et lorsqu'il a transpiré, il le lave. Au bout de *trois* jours, il voit que la peau du jeune homme a disparu et qu'il en a une aussi délicate qu'au moment où il venait de naître.

Alors, il amène l'enfant à son père. Celui-ci lui donne un palais ; il l'aime comme ses propres yeux ; tous les habitants de la ville l'aiment également. On envoie chercher ses enfants,

1. Le mot arabe *halal* signifie : ce qui est licite, ce qui est permis. Le sens de cette phrase est : que ma tête te soit licite, t'appartienne, comme le trône appartient de droit à ton fils.

toute sa famille ; il apporte aussi son sac d'or ; il rend grâce à Dieu et vit.

Son ancien compagnon, après avoir erré d'une ville à une autre, finit par arriver dans cette ville. Il voit toute cette opulence et lui demande comment il s'y est pris pour avoir une telle chance. L'autre lui raconte tout. Notre homme s'en va au moulin en ruine, espérant par là arriver à la même fortune. L'ours, le loup, le renard se retrouvent ; ils l'aperçoivent, le mettent en pièces et le mangent, au point de ne pas laisser un morceau de ses os.

Comment ! tu refuses un morceau de pain à ton compagnon !





XII.

SALMAN ET ROSTOM [1]

Salman était un homme indiciblement brave et puissant; d'une ossature énorme, il était comme une colline. Chacun en avait peur. Il vivait au bout du monde, mais sa renommée s'était répandue sur toute la terre, semant partout l'effroi. Son cheval et ses armes répondaient à sa valeur. Partout où il allait, il levait un tribut; et si on ne voulait pas s'exécuter, il tuait les gens.

Dans un autre coin du monde, il y avait un homme, très indépendant, nommé Tchal, qui

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 201. Les noms des héros sont persans et indiquent une origine persane de ce conte, très répandu en Arménie et rappelant son analogue dans le Chahnamé.

avait un fils, Rostom, aussi grand qu'une montagne et dont la renommée s'étendait au loin. La terre de Tchal était la seule qui ne reconnût pas la puissance de Salman.

Un jour, Tchal monta à cheval et se dit : Allons voir un peu quelle sorte d'homme est ce Salman. Il monta donc sur son coursier et partit.

Il arriva à un endroit d'où il vit au loin une fumée qui s'élevait dans l'air. Il marcha droit dans cette direction. Il aperçut un homme assis sur un cheval (impossible de décrire sa taille et celle de son cheval), et qui tirait son chibouque. Le culot était aussi grand qu'une forteresse; jugez de la longueur du chibouque.

Tchal prépara ses armes et son javelot. Mais le cavalier donna de l'éperon et s'en alla, sans même le regarder. Tchal indigné de cet affront s'avança et lança un javelot. Salman se retourna, le prit par le cou et, le liant sous le ventre de son cheval, l'obligea à marcher ainsi.

Ils s'arrêtèrent sous une tente, près d'une fontaine. Salman fixa l'oreille de Tchal sous un des poteaux de la tente et s'endormit. Tchal se perdait dans ses pensées et ses réflexions. « Il ne m'a pas même adressé la parole, se disait-il.

Si je pouvais seulement savoir qui est cet homme. Si au moins il m'avait dit son nom... »

Salman se réveilla de son sommeil et lui dit :

— Enfant, qui es-tu?

— Je suis du pays de Tchal », répondit celui-ci. Il n'osait pas dire qu'il était Tchal lui-même.

Salman se leva, dégagea son oreille de dessous le poteau et lui dit :

— Va dire au fils de Tchal, à Rostom, qu'il vienne se mesurer avec moi. Il faut qu'il n'y ait dans le monde qu'un seul homme fort. S'il y en a deux, on ne sait pas lequel des deux est le plus fort. Je suis Salman.

Tchal retourna chez lui, en poussant un profond soupir. Rostom lui dit :

— Qu'est-ce à dire? Qu'y a-t-il pour que, toi étant Tchal et moi Rostom ton fils, tu pousses un tel soupir? Allons, dis-moi quel souci t'oppresse.

Tchal lui raconte ce qui s'est passé et ce que Salman lui a dit.

Rostom prend l'enfant de son oncle, Vejan, et s'habille en derviche; ils se chargent chacun d'un tambourin sur le dos; puis il va embrasser les yeux de son cheval Nkhchêpalaq et prend congé de son père en lui disant :

— Si j'ai besoin de mon cheval, il s'en aper-

cevra et piétinera. Attache alors mes armes sur son dos et laisse-le aller. En flairant la terre, il reconnaîtra où j'ai passé.

Rostom part avec Vejan. Vejan n'était pas un enfant insignifiant. Il avait la voix si forte que, lorsqu'il criait, on l'entendait du levant jusqu'au couchant.

En route, ils rencontrèrent plus d'un brigand, plus d'un démon. Alors ils jouaient du tambourin et chantaient. Quand on voulait les attaquer, Vejan se mettait à crier, et effrayés de sa voix, les malfaiteurs s'enfuyaient; ou bien, Rostom saisissait un des démons; il s'en servait comme d'une massue et assommait les autres démons.

Ils rencontrèrent un démon ailé, qui s'envolait, emportant une jeune fille entre ses pattes. Vejan cria, Rostom saisit une montagne et frappa le démon. Celui-ci, effrayé, lâcha la jeune fille et s'enfuit. Ils prirent la jeune fille et la portèrent sur leurs bras. Elle leur raconta qu'elle était la fille d'un roi. Ils reconduisirent donc la jeune fille chez le roi. Puis Rostom mangea, but et s'endormit.

Mais voilà qu'on entend des bruits, des cris de femmes dans la ville. Tout le monde s'enfuit, court se cacher. Qu'y a-t-il donc? C'est Salman

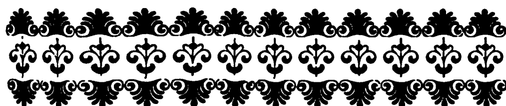
qui arrive et exige qu'on lui paye un tribut de *sept* années. Les habitants ramassent tout leur or, tout leur argent, non sans murmurer.

Vejan va aux informations et apprend que c'est un tel qui est chargé de porter le tribut. Il s'empare de cet homme et l'amène à Salman qui le tue. Alors Vejan lui dit : « Donne-moi le tribut, que je le porte ».

Pendant son sommeil, Rostom entend la voix de Vejan qui l'appelle : « Viens, Rostom, Salman m'emmène ».

Rostom se réveille. Il comprend ce qui est arrivé, et voilà que son cheval Nkhchêpalak est là, à ses côtés. Rostom vole sur le dos de son cheval. Il voit Salman qui avait attaché Vejan dans son kiosque.

Salman se dresse contre Rostom ; ils s'invectivent, puis leurs armes volent en éclats. Ils descendent de cheval, s'enlacent et se cramponnent chacun aux cheveux de l'autre. Et jusqu'à aujourd'hui, ni l'un ni l'autre n'a réussi à terrasser son adversaire. Une fois par an, ils se tirent l'un l'autre par les cheveux : c'est ce qui produit les tremblements de terre, et la voix de Vejan est entendue de loin, d'une façon sourde.



XIII.

SEMÔN [1]

En automne, quand la saison devient froide, les serpents se rassemblent devant la porte du plus grand et du plus riche d'entre eux. Celui-ci a d'ordinaire son habitation dans un endroit élevé, dans une fente de rochers exposés au soleil. Ils lui apportent des cadeaux de toute espèce, ce qui leur est tombé entre les mains, des parures royales, des diamants. Puis chacun raconte les aventures qui lui sont arrivées. Un scribe prend note de ce qui mérite d'être relevé, et cet écrit est envoyé par deux serpents royaux à leur grand roi qui réside à Bagdad et à Bassora et qui gouverne toute la nation des

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 205.

serpents, tant sur terre que dans la mer. Il reçoit ainsi des cadeaux de grande valeur et prend connaissance des lettres qui lui arrivent des quatre coins du monde. Il rend la justice, punit et récompense selon les mérites de chacun.

Le fils du roi des serpents, vizir du territoire de Diarbékir, écrivit à son père [1] :

« O roi, vis à jamais ! Que Dieu augmente Ta Grandeur ! Mais sache que, cette année-ci, ta belle-fille et tes petits-enfants ont été malades et que les médecins lui ont ordonné, pour trouver la guérison, de se rendre aux eaux de Bingeul, pour y prendre des bains et manger un pétale de la fleur hamaspiur [2].

Nous nous sommes levés et nous les avons

1. Sur la grande quantité de serpents à Diarbékir et à Mossoul, voir Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, IX, p. 423.

2. C'est le *lychnis orientalis,* de la famille des caryophyllées, tribu des dianthées ou silénées. Il s'agit probablement ici du lychnis de Chalcédoine, également connu sous le nom de croix de Jérusalem, croix de Malte, ou fleur de Constantinople. Les Orientaux en utilisent les racines pour nettoyer les étoffes.

envoyés avec une nombreuse suite. Nous avons écrit au gouverneur de leur rendre les honneurs dûs à leur rang et de leur faciliter le voyage. Lorsqu'ils furent arrivés à Bingeul, ils écrivirent une lettre au général en chef de Mouch dans le Daron. Celui-ci arriva avec beaucoup de serpents, et ordonna de torturer ta belle-fille.

Les serpents qui accompagnaient la dame se sont vaillamment conduits pour la protéger. Il y a eu une grande bataille au sommet de Bingeul. Là se trouvait Semôn, qui gardait les troupeaux d'un marchand [1], pour les envoyer à Scham[2] et à Alep. Semôn prend son bâton et s'élance au milieu des serpents de Daron; il les tue, les disperse et ta belle-fille est sauvée, avec ses enfants et ses domestiques. Il y a donc aussi de bonnes gens parmi les humains. O grand roi, mon père, je punirai ceux de Daron. Mais il t'appartient de récompenser l'homme

1. Le texte porte Thedjiri avec *th* majuscule (Hamov Hodov, p. 206); il ne faut pas voir là un nom propre, mais la déformation de l'arabe *tâjir* = marchand; cf. Sebêos, *Histoire d'Héraclius* (trad. F. Macler), p. 95, n. 1.

2. Damas.

qui a sauvé ta belle-fille, d'une manière digne de Ta Grandeur. »

Le roi des serpents prend beaucoup de pierres précieuses et en grand appareil vient s'asseoir dans son palais, sur la route d'Alep. Il place des sentinelles et voilà qu'on vient lui annoncer que Semôn a passé. Les serpents exécutent quelques actes magiques et Semôn croit voir le monde renversé. Ses compagnons l'ont quitté et il se trouve seul en face de milliers de serpents.

L'un d'eux prend un papier où était relatée en termes élogieux la belle action que Semôn avait accomplie, et en fait la lecture devant le roi et les princes : ceux-ci décident que Semôn pourra prendre autant de diamants et d'or qu'il voudra, et que, s'il désire quelque chose en son cœur, ce qu'il désire lui sera accordé.

Semôn prend le sac qu'il portait à son côté et l'emplit d'or et de diamants ; puis, s'adressant au roi :

— Je voudrais, dit-il, comprendre le langage de tous les animaux, des reptiles et des oiseaux.

— Qu'il en soit ainsi, dit le roi. Mais si tu racontes à qui que ce soit ce que tu as vu et ce que tu entendras de la part des animaux, tu mourras.

Semôn retourne chez lui. Il écoute les paroles des animaux, des reptiles et des oiseaux. Il s'aperçoit qu'ils connaissent tous les secrets des hommes et qu'ils se racontent entre eux ce qui doit arriver.

Ses cheveux se dressent sur sa tête. A force de rire ou d'avoir peur, il se trouve à la porte de la Mort. Il revient sur ses pas et arrive au village. Il entend les chats, les chiens, les coqs, les poules qui racontent que le sein et les poches de Semôn sont pleins d'or et de pierreries. Il entre dans sa maison et jette aux pieds de sa femme tous les trésors qu'il apporte.

— D'où vient tout cela? ne cesse de lui demander sa femme.

— Jouis-en et n'interroge pas, dit Semôn.

Il entend le chien de la maison et les poules qui parlent de tout ce qui se passe dans la maison; Semôn rit et quelquefois aussi se fâche.

Sa femme s'en aperçoit. Elle lui adresse d'instantes prières; elle pleure, elle s'agite; elle voudrait savoir.

A la fin, Semôn promet un jour à sa femme de lui raconter ce qui en est, le lendemain soir.

Mais le chien l'entend.

Ce même soir, le coq poussait ses poules de-

vant lui, en faisant : chq, chq, kt, kt. Il entre par la porte.

Le chien lui dit : « Qu'est-ce que ces chq, chq, ces kt, kt? Notre maître a promis à sa femme de tout lui raconter demain soir. Et il mourra. On viendra t'égorger et me tuer, piller et démolir la maison de notre maître.

— Puisqu'il faut que tout finisse un jour, répond le coq, autant vaut tout de suite. Moi, j'ai *quarante* poules et toutes m'obéissent. Que notre maître gâte un peu moins sa femme ; elle s'en trouvera mieux, et lui ne mourra pas, et tous ces ennuis ne nous arriveront pas. »

Semôn a entendu cette conversation [1]. Il en

1. Sur le langage des bêtes, voir entre autres *Revue des traditions populaires*, II, 535, 537 ; III, 51, 385 ; VIII, 320 ; X, 77. 162, 527 ; voir également : Anatole Le Braz, *La Légende de la mort chez les Bretons armoricains*. Paris, 1902, I, p. 3, n. et p, 25, n. 1. Voici un conte franc-comtois que nous croyons inédit et qui a trait au même sujet ; il nous fut conté récemment par une personne de toute confiance, qui en tenait le récit de son « Oncle Georges d'Audincourt ». Conte du *Chien de Beaulieu* : Un homme de Mandeure allait à Audincourt ; en route, il dut s'arrêter et au moment de se relever, il arracha une touffe d'herbe (trèfle à quatre feuilles, comme en Ir-

fait son profit. Il se lève, prend une verge de noisetier, va trouver sa femme et lui en administre jusqu'à l'âme.

lande ?) qui lui permit de comprendre le langage des chiens. Il entendit le chien du moulin de Beaulieu qui causait avec celui « de chez Brun » :

— Ce soir, il viendra des voleurs au moulin ; mais je ne veux pas aboyer pour avertir les gens.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, dit-il, ils ont fait du *paipai*.
Et ils ne m'en ont pas donn*ai*.

Et, en effet, durant cette même nuit, le moulin fut dévalisé par des voleurs.





XIV.

LES TROIS FRÈRES [1]

La réputation du khalife de Bagdad s'était répandue au loin : on savait qu'il rendait la justice avec beaucoup de sagesse.

Trois savants s'en allaient de compagnie pour lui rendre visite. En route, l'un d'eux dit :

— Amis, il a passé un chameau par ce chemin; il était borgne et les dents de devant lui manquaient.

— Oui, dit le second; et le chameau était chargé, d'un côté, de miel, et de l'autre de blé.

— Et sur ce chameau, ajoute le troisième, il y avait une femme enceinte.

A peine avaient-ils ainsi parlé qu'ils voient un

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 210.

homme qui court après eux. Bientôt il les rejoint et leur dit :

— N'avez-vous pas vu un chameau qui s'est égaré?

Les trois compagnons lui répondent :

— Il était borgne et il lui manquait les dents de devant?

— Oui.

— Il était chargé, d'un côté, de miel, et de l'autre, de blé?

— Oui.

— Une femme enceinte était montée dessus?

— Oui.

Il les prie de lui indiquer de quel côté est allé le chameau et où ils l'ont vu, pour qu'il puisse le retrouver. Mais tous trois répondent qu'ils n'ont point vu ce chameau. L'homme, les prenant pour les voleurs, les accompagne chez le khalife et lui adresse une plainte :

— Ces hommes, lui dit-il, ont vu mon chameau, car ils m'ont dit ce qu'il portait et que ma femme était sur son dos.

Ils nient avoir vu le chameau.

— Si vous ne l'avez pas vu, leur demande le khalife, comment avez-vous ces indications?

Le premier répond :

— J'ai vu que le chameau était borgne et

qu'il n'avait plus les dents de devant, parce qu'il avait brouté toujours du même côté du chemin et qu'il avait mangé l'herbe avec ses dents de côté, en laissant intact le milieu des plantes.

— Et moi, dit le second, j'ai deviné qu'il était chargé de miel d'un côté, et de blé de l'autre, parce qu'à la place où il s'était accroupi, d'un côté il y avait des mouches, et de l'autre des oiseaux.

— Et moi, ajouta le troisième, je me suis bien douté qu'il y avait une femme enceinte sur le chameau parce qu'elle était descendue à côté de la place où le chameau s'était reposé ; elle s'est assise, et en se relevant, elle a appuyé ses deux mains à terre.

Le khalife, étonné de leur sagesse, ordonne de les inviter à dîner le soir au palais.

Après le dîner, ils se retirent dans leurs chambres, et le domestique du palais entend l'un d'eux qui dit :

— Le riz que nous avons mangé était du bon riz ; mais il sentait la mort.

— La viande que nous avons mangée, disait le second, était excellente ; mais elle sentait le chien.

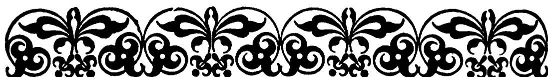
— Le vin que nous avons bu, disait le troi-

sième, était très bon; mais il avait le goût et l'odeur du sang.

On rapporte ces paroles au khalife. Il fait une enquête et apprend que la terre où avait poussé le riz était un cimetière; l'agneau qu'on avait égorgé avait tété une chienne, et que, pour le vin qu'on avait bu, l'homme qui avait pressuré les raisins avait marché sur un couteau et s'était coupé le pied, et que le sang s'était mêlé au vin.

Il fit venir les *trois* savants et les combla de beaucoup d'honneurs. Quant à l'homme qui avait perdu son chameau, il s'en retourna la tête baissée.





XV.

LE BIJOUTIER ET SA FEMME [1]

Un bijoutier[2] et sa femme vivaient heureux; ils s'aimaient et on les citait comme exemple d'amour conjugal. Ils avaient l'habitude de ne pas éteindre leur bougie la nuit et de la laisser brûler jusqu'au matin.

Un jour, le roi et la reine causaient ensemble; ils se demandaient lequel des deux, du bijoutier ou de sa femme, avait le plus de mérite à la chose.

Le roi soutenait que c'était le bijoutier. La reine prétendait que c'était la femme qui avait provoqué un tel amour. Ils résolurent d'en faire l'expérience.

La reine envoya une de ses suivantes au bi-

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 213.

joutier, avec ordre de lui dire qu'elle l'aimait et que s'il tuait sa femme, elle quitterait le palais et irait vivre avec lui.

A quoi le bijoutier répondit : « Je ne changerai pas ma femme contre la puissance royale. Je suis content du don que Dieu m'a fait et je n'échangerais pas ma femme contre mille reines ».

La suivante revint, rapportant la réponse.

Le lendemain, un homme va de la part du roi trouver la femme du bijoutier et lui dit que le roi la trouve belle et qu'il désire la prendre pour sa femme, mais que d'abord il faut qu'elle tue son mari [1].

— Est-ce vrai? demande la femme. Est-ce vrai? Est-ce bien vrai?

— C'est la vérité, répond le domestique.

— Eh bien! dit-elle, je tuerai ce soir mon mari. Et quand je l'aurai tué, j'éteindrai la bougie : ce sera le signe que je commence le meurtre.

Le domestique revient et fait son rapport au

1. Voir une situation analogue dans un autre conte arménien, *Histoire des trois femmes*, dont la traduction a été donnée dans la *Revue des traditions populaires*, novembre 1903, p. 506-516.

roi qui donne cet ordre à ses serviteurs : « Si vous remarquez qu'en effet la bougie est éteinte, vous courrez à leur secours. »

Le soir venu, le bijoutier rentre à la maison; il mange et boit, cause et rit, puis met sa tête sur les genoux de sa femme et s'endort. La femme passe un nœud coulant au cou de son mari, souffle la bougie et se met à tirer sur le nœud. Les gens du roi accourent, mais avant qu'ils soient arrivés, le pauvre bijoutier était mort, étranglé.

Le roi, informé de l'affaire, mande sur le champ son grand vizir et lui donne cet ordre :

— Demain matin, je partirai en excursion. Je veux que le soir, à mon retour, il ne reste plus une seule femme vivante. Jeunes ou vieilles, qu'elles soient toutes passées au fil de l'épée.

Le vizir se retire. Il va raconter à son père l'ordre terrible qu'il a reçu du roi. Le vieillard s'y oppose.

— Ne l'exécute pas, lui dit-il. Je ferai entendre raison au roi. Absente-toi un jour ou deux et reste caché.

Le roi revient le soir. Il remarque que les femmes vont et viennent, se livrant à leurs occupations comme d'habitude. Il entre en fureur et fait appeler son vizir. Mais c'est le père du vizir qui se présente devant lui.

— Où est ton fils? lui dit-il. Que sa tête tombe la première, avant celle des femmes. Oui, et tout de suite.

Le vieillard se jette aux pieds du roi et commence à le supplier, ajoutant qu'il a un mot à lui dire :

— Écoute-moi d'abord, et puis, tu le feras exécuter.

Le roi arrive à son palais. Il descend de cheval et ordonne au vieillard de parler; en même temps, il donnait ses ordres pour que tout fût prêt pour mettre à mort les femmes.

Le vieillard s'exprime ainsi : « O roi, pendant le règne brillant et glorieux de ton père, c'est moi qui ai été son vizir. Un jour que nous étions allés à la chasse, je m'égarai et arrivai près d'un village. Tout à coup je vis arriver un cavalier. Je dirige mon arme contre lui. Mais lui sans prononcer une parole, se tourne de mon côté, m'enlève de mon cheval et m'attache solidement sur le devant de sa selle, tandis que mon cheval le suit par derrière. Nous arrivons à un cimetière où se trouvaient deux fosses, fraîchement creusées. Il regarde attentivement tout autour de lui; puis nous descendons devant le mur d'un grand palais, se trouvant en haut du village. J'étais toujours lié. Il attache

aussi les chevaux à un arbre et monte sur le mur.

Et voilà que du haut du mur, il jette en bas le cadavre d'un homme dont la tête venait d'être coupée. Il traîne ce corps et le porte jusqu'au cimetière. J'étais saisi d'épouvante. Je me disais : une de ces fosses est pour ce cadavre, et l'autre pour moi. Mais il me délie et nous nous mettons à recouvrir de terre le corps.

Alors, se tournant vers moi, il me dit :

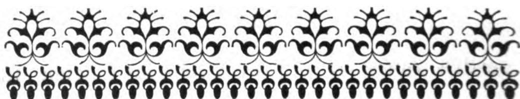
— Écoute bien, et tout ce que vais te dire, va le rapporter au roi et aux hommes. Je suis une femme. J'aimais beaucoup mon mari. Mais ce mauvais prince m'avait remarquée: il tua mon mari, espérant que je l'épouserais. J'ai juré sur l'amour de mon mari de me venger en tuant ce misérable et en ensevelissant sa tête sous les pieds de mon mari, puis de me tuer moi-même pour être enterrée auprès de mon époux. Pour l'amour de Dieu, enterre-moi ici et raconte à tout le monde ce que tu viens d'entendre.

Et en disant ces mots, elle se tua. J'exécutai ses dernières volontés. Voilà une femme fidèle et vaillante. Si la femme d'un bijoutier est la cause de la mort de toutes les femmes, que celle-là soit la cause de leur salut. Pourquoi

perdre toutes les honnêtes femmes à cause du crime d'une mauvaise?

Le roi fut persuadé par le récit du vieillard. Il donna l'ordre de mettre à mort la femme du bijoutier, mais elle seule, après l'avoir torturée. Les autres femmes furent épargnées et eurent la vie sauve.





XVI.

TEJIGON [1]

Tejigon était un pauvre homme et qui n'avait pas de chance. Toute sa fortune consistait en deux chèvres et une vache; mais la vache était fougueuse et capricieuse.

Tejigon avait une femme encore plus méchante, qui lui causait beaucoup d'ennui. Elle ne cessait de lui dire : « Va-t-en au loin, travaille, gagne de l'argent, et puis tu me feras construire une maison, tu m'achèteras de belles toilettes, des bœufs, des brebis, un cheval, etc.

Un beau jour, il prit sa vache et son bâton et quitta la maison. « Il faut que je m'en aille, se dit-il, pour être loin de cette mégère! » C'est tout ce que souhaitait sa femme.

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 220.

Voilà Tejigon parti. Il allait, ne sachant où, s'arrêtant pour traire sa vache, quand il avait faim; montant sur son dos, quand il était fatigué; tenant toujours le bâton à la main. Il tremblait de peur comme l'eau. Que pouvait-il faire, le pauvre? Mais il aimait mieux risquer d'être la proie des bêtes sauvages ou de rencontrer des brigands que de retomber entre les mains d'une femme méchante.

Quand il arrivait à un endroit de pâturage, il laissait paître sa vache et profitait de ce temps pour dormir. Mais les mouches le piquaient, il pestait contre sa femme. Une fois; il en attrapa et les écrasa dans ses mains; il les compta, il y en avait *sept*, prises d'un seul coup. Tout fier de ce succès qui lui rend courage, il se lève, monte sur sa vache et arrive le soir près d'un village. Il dicte à un derviche ces mots : « Je suis Tejigon et j'ai tué d'une main sept personnes »; il attache ce papier entre les cornes, sur le front de sa vache. Il part de là, et continuant son chemin, il arrive à une prairie au bout de laquelle il aperçoit un kiosque et un palais.

Il se couche dans la prairie et s'endort. Ce kiosque était habité par *sept* frères. L'un d'eux courut pour voir quel était l'audacieux qui avait osé entrer sur leur terre. La première chose qui

attira son attention fut l'écriteau placé sur le front de la vache. Il le lut et devint pensif.

— Cet homme, se dit-il, a tué d'un seul coup sept personnes. C'est un héros. S'il n'était pas si vaillant, comment aurait-il pu entrer dans ce domaine? Pourrait-il dormir d'un sommeil si paisible? Quel cœur! Quelle bravoure! Il n'a ni armes, ni compagnon, ni cheval. Oui, cet homme doit être extraordinairement brave! »

Il va rendre compte à ses frères de ce qu'il a vu et leur fait part de ses impressions. Tous ensemble, ils viennent présenter leurs hommages à cet homme et l'inviter à entrer chez eux. A la vue de cette troupe qui s'approchait, la vache saute, bondit, lance des ruades, se met à beugler. Tejigon, réveillé en sursaut par ce bruit, se lève vivement et, voyant *sept* personnes devant lui, lève son bâton et recule en tremblant.

Les autres croient qu'il est en colère contre eux, qu'il tremble de rage et qu'il va les tuer les *sept* d'un seul coup. Ils le prient, lui expliquent le motif de leur présence : ils sont *sept* frères, tous réputés par leur bravoure. S'il consent à être leur frère aîné, ils s'estimeront très heureux; leur maison, leur propre personne, tout est à sa disposition.

Tejigon se remet de sa frayeur; il cesse de trembler.

— Qu'il en soit comme vous dites, leur répond-il.

On le conduit à la maison, on lui offre la place d'honneur, on lui sert ce qu'il y a de meilleur; ce sont eux-mêmes qui le servent, les mains croisées, respectueusement. Tejigon est plongé dans ses pensées. Il se demande comment il faut s'y prendre pour sortir de cette fausse position. Il craint qu'on ne le tue. Les autres croient que, s'il ne les regarde pas, s'il ne daigne pas même leur adresser la parole, c'est une preuve de haute intelligence, d'une âme élevée. Ils se mettent à tousser timidement, à faire des signes pour attirer son attention. Tejigon leur ordonne de s'asseoir. Quand il s'est reposé, on lui demande : « Agha! où est ton cheval? où sont tes armes? où as-tu laissé tes domestiques? Dis-le nous, que nous allions les chercher ».

— Un cheval, des armes, répond Tejigon, c'est bon pour les poltrons. Je ne m'en suis jamais servi; je n'en ai pas besoin. Je n'emploie mes armes que quand je vais à une grande bataille. Vous avez vu que je n'ai qu'un bâton et une vache. Quant à des domestiques, je n'en ai pas besoin : le monde entier, voilà mes domes-

tiques. Je suis arrivé jusqu'ici sans avoir rien à redouter. Je suis Tejigon : d'un seul coup de ma main, je tue *sept* personnes.

L'admiration pour Tejigon allait croissant de jour en jour, et les frères lui offrirent leur jeune et jolie sœur en mariage. Tejigon se rend bien compte qu'il n'en est pas digne ; mais il se sent lié par sa position. « Eh bien ! leur dit-il, pour vous être agréable, j'accepte. »

On le revêt des habits les plus riches, et l'on célèbre le mariage avec un éclat dont la renommée se répand au loin.

Il y avait quatre pachas qui, l'un après l'autre, avaient sollicité la main de la jeune fille et avaient été évincés. Ces quatre pachas se liguent entre eux, unissent leurs armées et marchent contre les *sept* frères.

Tejigon épouvanté reste blotti dans un coin ; il souhaite que la terre s'entr'ouvre et l'engloutisse. Il voudrait fuir il ne sait où. En ce même moment, les *sept* frères entrent. Ils lui font une profonde révérence et lui exposent la situation : « Quels sont tes ordres ? lui demandent-ils ? Iras-tu toi-même à la guerre, ou enverras-tu tes domestiques ? »

Tejigon claque des dents, tant il est saisi de rayeur ; eux croient que c'est son sang qui

bouillonne, et que, s'il se levait, il tuerait tout le monde. Ils lui disent : « Agha ! veux-tu que nous allions nous battre? Si nous rencontrons quelque obstacle insurmontable, nous te le ferons savoir. »

Ils partent en guerre. Leur bravoure était renommée et la peur saisit l'ennemi, d'autant plus qu'on sait qu'ils ont un beau-frère qui tue *sept* personnes d'une seule main. Cependant, à la fin, l'ennemi prend le dessus et les *sept* frères commencent à faiblir. Ils envoient dire à Tejigon : « Viens ! nous faiblissons. Il y a à ton service, tout prêts, un cheval fougueux et de belles armes ».

— Sous quelle terre cacher ma tête, dit Tejigon ?

Cependant, il finit par consentir à aller à la guerre : il y succombera sous les sabres de l'ennemi et la mort l'affranchira de la situation ridicule où il se trouve.

Le cheval comprend qu'il porte un cavalier inexpérimenté. Tejigon ne parvient pas à le retenir. Mais tous ceux qui le voient ainsi emporté par une course effrénée, se figurent que c'est par bravoure qu'il se lance au milieu de l'ennemi.

Le cheval bondit au milieu des rangs de l'en-

nemi et celui-ci s'entr'égorge en disant : « Qui peut lui résister ? »

L'âme de Tejigon était devenue aussi petite qu'un grain de froment. Il rencontre un arbre ; il s'accroche aux branches; le cheval file sous lui. Il faut croire que l'arbre était pourri, car la secousse le déracine. L'ennemi tremble; il fuit en désordre, il s'entre-tue. « Brr ! se disent-ils, il a déraciné cet arbre énorme; il veut s'en servir pour nous mettre en pièces. »

Les *sept* frères courent embrasser leur beau-frère héroïque ; ils tombent aux pieds du héros, en criant : « Quelle bravoure ! quelle grande victoire ! » Ils le ramènent en triomphe à la maison.

Ceux qui avaient été battus se concertent entre eux, pour savoir ce qu'il faut faire afin que Tejigon n'use pas de représailles. Chacun donne mille brebis, dix juments avec leurs poulains. Ils les amènent à Tejigon, avec beaucoup d'autres cadeaux, et lui promettent obéissance.





XVII.

LA BELLE DE TIFLIS [1]

Il était, dans les anciens temps, à Bagdad, un négociant qui avait amassé une immense fortune. Il n'avait qu'un fils, à qui il la laissa par testament, en ajoutant cette recommandation : « Mon fils, tu vois le bien que j'ai acquis ; les rois eux-mêmes n'en ont pas un pareil. Je te laisse tout cela. Continue mes affaires, jouis de cette richesse ; mais ne va pas à Tiflis. »

Il confie à sa femme le secret de sa richesse et lui dit : « Si jamais mon fils tombe dans la misère, révèle-lui notre secret. »

Puis il mourut.

Le fils prend la suite des affaires de son père. Il fait *quarante* lots de marchandises, les charge

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 225.

sur des ânes et part pour Erzeroum. Dans le caravansérail où il est descendu, il aperçoit dans une des chambres deux hommes qui ont l'air très affaissé. Il les interpelle et leur demande la cause de leur chagrin. « C'est une chose que nous ne pouvons pas raconter », lui répondent-ils. Le négociant insiste ; il se sent intéressé et ému de compassion : « Parlez-moi sans crainte, aghas ; leur dit-il ; je suis prêt à mettre ma fortune à votre service, je trouverai bien le moyen de vous consoler. » Ils finissent par lui dire : « Quel malheur que nous nous soyons rencontrés ! parce que tu deviendras toi-même comme nous. Nous étions des négociants comme toi. Nous sommes allés à Tiflis. Nous apprîmes qu'il y a là une fille de roi, qu'on appelle la *Belle du Monde*. Nous avons voulu la voir. On nous dit : « Il faut quarante livres d'or pour la voir derrière les vitres. » Nous donnâmes les quarante livres d'or et nous la vîmes. Mais après l'avoir vue une fois, nous voulûmes la voir encore : nous ne pouvions résister à cette envie, et tout notre avoir, nos quatre-vingts lots de marchandises y ont passé. Alors la fille n'a plus consenti à se laisser voir. Nous voilà ruinés et personne ne fait plus attention à nous. »

Le marchand de Bagdad leur remit quelques

pièces d'or, puis, se hâtant de recharger ses marchandises, il partit directemeut pour Tiflis. Il donna quarante livres d'or pour voir la *Belle du monde*. Mais quand il l'eut vue, il ne put plus y tenir, jusqu'à ce qu'il eut épuisé tout son or et toutes ses marchandises.

Il retourna alors chez sa mère et lui raconta ce qui lui était arrivé. Il la pria d'ouvrir la malle de son père et d'en retirer ce qu'il y avait dedans, afin d'avoir de quoi vivre, sans rien perdre de leur prestige.

Sa mère lui donna une bourse vide et lui dit : « Mets-y *quarante* paras et demain tu auras *quarante* livres d'or à la place. Pendant *trois* ans, les paras se changeront en or. Si, après *trois* ans, tu mets de l'or, il se changera en paras, et cela, pendant *trois* ans. Et ainsi de suite, tous les *trois* ans, ce sera le même changement alternatif ».

« Voilà une bonne affaire, se dit le jeune homme. J'aurai ainsi largement de quoi vivre. » Et il se hâta de retourner à Tiflis. Chaque soir, il donnait *quarante* livres d'or et jouissait de la vue de la *Belle du monde*, sans que son argent diminuât.

La jeune fille s'en étonne. Un soir, elle l'invite à dîner. Voyant que le cœur du jeune

homme est pris, elle lui dit : « Je t'épouserai, si tu me révèles le secret de ta fortune. »

Où a-t-on jamais vu qu'un jeune homme ne se laisse pas tromper par la gent féminine ! Il lui révèle son secret et lui montre sa bourse. La *Belle du monde* lui fait boire du vin dans lequel elle avait versé un narcotique. Il s'endort. Elle lui vole la bourse dans sa poche et le lendemain le fait chasser de sa maison.

Le jeune homme revient chez sa mère. Il se jette à ses pieds, en lui jurant qu'il ne retournera plus à Tiflis. Il a recours à ses amis, à ses voisins, qui intercèdent en sa faveur. Sa mère se laisse fléchir ; ne pouvant résister à ses sollicitations, elle va ouvrir la malle et en retire un bonnet. Elle le donne à son fils, en lui disant : « Ce bonnet jouit d'une propriété merveilleuse. Si tu le mets sur ta tête, il te rend invisible, en même temps qu'il te permet de voir tout le monde. »

C'est ce que demandait le jeune homme. Il prend le bonnet et file à Tiflis. Avant qu'on ait eu le temps de lui dire : « Où es-tu ? » le voilà arrivé.

Il entre dans la maison de la *Belle du monde* ; il jouit de sa vue aussi longtemps et autant qu'il veut. Cependant on s'aperçoit qu'il y a un

étranger dans la maison; on cherche, mais en vain : on ne réussit pas à le découvrir. Mais voilà qu'un jour la jeune fille se rappelle le nom de ce jeune homme. Elle l'appelle et, d'une voix suppliante : « Laisse-toi voir seulement, dit-elle, et je consens à t'épouser. »

Le jeune homme enlève son bonnet de sa tête et se fait voir. La jeune fille lui fait mille grâces.

« Ah ! effendim ! combien j'ai brûlé d'amour pour toi, depuis le jour de ton départ. Je ne cesse de t'appeler, je suis à toi, à toi pour toujours. Dis-moi seulement ton secret. »

L'homme de Bagdad, séduit par les douces paroles de la *Belle du monde*, lui raconte le secret du bonnet. Elle l'invite à dîner. Elle lui fait boire de nouveau du vin mixtionné de narcotique et profite de son sommeil pour lui enlever le bonnet. Le lendemain, elle le chasse honteusement.

Le jeune homme retourne à Bagdad en mendiant. Il n'ose pas se présenter chez sa mère. Il va supplier en pleurant les mères de Bagdad, qui allèrent fléchir sa mère et obtinrent qu'elle lui permît de venir baiser sa main.

Le jeune homme lui jure de rapporter les objets qu'il a perdus là-bas, si sa mère lui indique encore un secret de son père. La mère,

de son côté, fait un serment : « Il ne reste, dit-elle, qu'un dernier secret. Si tu le laisses encore dérober, nous n'aurons plus qu'à mourir de faim. » En disant ces mots, elle lui donne un sifflet. « Souffle », lui dit-elle. Et voilà que, tandis qu'il souffle dans le sifflet, les montagnes, les vallées se remplissent de soldats. « Souffle maintenant à l'autre bout », lui dit sa mère. Et tous ces soldats deviennent invisibles.

« Mère ! s'écrie le jeune homme. Avec ta permission, j'irai faire la guerre et je rapporterai tout ce que j'ai perdu. »

Il part. Il arrive à Tiflis. Il va s'asseoir sur une colline en face de la ville et souffle dans le sifflet. Les soldats apparaissent, en masses si compactes qu'on ne voyait plus le terrain. La ville est dans les transes. Une députation vient de la part du roi demander au jeune homme quelles sont ses intentions. « Je veux faire la guerre, répond-il. Pour qui m'avez-vous pris ? » On le reconnaît : c'est le jeune marchand de Bagdad. Le roi fait venir sa fille et lui dit : « C'est toi qui es cause de ce grand malheur qui nous arrive. Va trouver le jeune homme et tâche de t'arranger avec lui, sans quoi, c'est avec moi que tu auras affaire. »

La *Belle du monde* envoie dire au jeune

homme : « Je vais venir; nous nous rendrons ensemble à l'église que tu choisiras et nous nous marierons; puis, nous rentrerons chez nous. Crois-moi et renvoie tes soldats, de peur qu'ils ne me voient. »

Immédiatement après le messager, arrive la jeune fille. Dès qu'il l'aperçoit, le jeune homme souffle à l'autre bout du sifflet et les soldats deviennent invisibles. La jeune fille s'approche et laisse éclater sa passion pour lui. Elle apporte un mot du roi son père qui déclarait donner son consentement au mariage et accepter le jeune homme comme gendre. Celui-ci lui révèle le secret de son sifflet, mais ne le lui donne pas. « Mets-le dans une boîte, dit la jeune fille ; mettons-y un sceau et qu'on le porte à la maison : on ne va pas à l'église avec un sifflet, c'est un péché. Après la cérémonie, nous rentrerons chez nous et tu enlèveras toi-même le sceau. » Le jeune homme y consent. Mais lorsqu'ils sont près d'entrer à l'église, la jeune fille dit : « J'ai oublié de baiser la main de mon père et de ma mère. Je reviens tout de suite. » Le jeune homme est sans méfiance. La jeune fille court à la maison, fait sauter la boîte, enlève le sifflet et envoie des gens insulter le jeune homme et le chasser de la ville.

8

Il ne sait où aller. Il n'ose plus compter sur l'indulgence de sa mère ni sur la bienveillance de ses concitoyens. Alors il se dirige vers la mer et s'embarque en disant : « J'irai au bout du monde, en Amérique ; là, personne ne me connaît. » Le voilà sur un vaisseau, traversant l'Océan ; le vaisseau fait naufrage. Grâce à deux épaves, auxquelles il se cramponne, il échappe et aborde à une île déserte. La faim le fait souffrir : il se nourrit pendant un certain temps de fruits qu'il cueille aux arbres.

Un jour, il aperçoit deux pommiers, comme il n'en avait jamais vu ni entendu parler. Il les regarde avec admiration : « Quels arbres merveilleux ! Qu'ils sont beaux à voir ! Leurs fruits doivent être délicieux au goût. »

Les pommes de l'un de ces arbres avaient la grosseur d'une tête d'homme ; celles de l'autre étaient de grandeur ordinaire. Il cueille une des grosses pommes et la mange. Le voilà changé en âne, avec une longue queue et de longues oreilles ; il broute l'herbe, en véritable animal qu'il est, mais il a conscience de sa métamorphose et sait bien qu'il est un homme changé en âne.

Un jour qu'il broutait, il revient au même endroit. Il mange des petites pommes qui

étaient tombées à terre. A peine les a-t-il mangées qu'il reprend sa forme humaine. Il pense que ces pommes pourront lui être utiles. Or, au même moment il voit passer un navire non loin du rivage. Il crie, il appelle : le navire s'approche. A la hâte, il ramasse quelques pommes des deux arbres et monte sur le vaisseau. On lui demande où il veut aller. « A Tiflis », répond-il. Les gens du vaisseau ont pitié de lui; on lui donne de vieux habits pour couvrir sa nudité, on le transporte gratis. Il arrive à Tiflis. Aussitôt, il se rend au marché et étale les grosses pommes qu'il offre à vendre au prix de dix livres : il a soin de cacher les petites. Tout le monde s'arrête pour contempler ces beaux fruits : on les admire, elles sont le sujet de toutes les conversations. La fille du roi en entend parler. Elle les fait chercher, les trouve si belles qu'elle en donne vingt livres.

Notre homme alors achète un costume de médecin, se munit de médicaments et ouvre boutique. Il se fait appeler le docteur Karabobo. La *Belle du monde* invite ses amis à un banquet; il y a *quarante* personnes; après le dîner, elle distribue les deux pommes. Les *quarante* invités sont changés en ânes : les voilà qui gagnent le jardin et se mettent à braire et à brouter.

Le roi apprend ce qui vient d'arriver. Il survient avec sa suite : il veut s'en rendre compte de ses propres yeux. Entre tous, on reconnaissait la *Belle du monde* : c'était une superbe ânesse. Tous les médecins du royaume sont invités à chercher dans leur art un moyen de les rendre à leur état naturel : aucun ne trouve de remède efficace. On vient dire au roi : « Il reste encore un médecin qu'on n'a pas consulté : c'est un docteur américain, du nom de Karabobo. Si tu le veux, nous le ferons venir. »

— Faites-le venir », dit le roi.

On part pour aller le chercher. En attendant, il n'y a ni prêtre, ni derviche, ni tireur de cartes, ni astronome, ni vieille femme qui y puisse quelque chose : chacun essaie à sa manière, aucun ne réussit à procurer la guérison. A la fin, ils s'accordent tous à déclarer que c'est une punition de Dieu, et que la *Belle du monde* a été châtiée pour sa méchanceté.

A ce moment arrive le docteur Karabobo. Il promet au roi de guérir sa fille; mais il y met une condition, c'est qu'il la lui donnera en mariage et lui accordera tout ce qu'il désire.

— Accordé, dit le roi.

On écrit un contrat : le roi et ses douze vi-

zirs le signent. Alors, prenant le papier, il le place sur sa poitrine, en disant :

— « Je veux d'abord les quatre-vingts lots de marchandises des deux négociants. »

On les lui apporte : il ordonne de les leur restituer.

— Non, lui répond-on; guéris d'abord la princesse, et après, nous verrons.

— Ah ! Très bien ! très bien ! Apportez maintenant les *quarante* lots du marchand de Bagdad, sa bourse, et avec la bourse les *quarante* livres qu'il a payées chaque jours. Apportez aussi son bonnet et son sifflet.

On lui apporte tout : on s'étonne qu'il puisse avoir connaissance de tout cela. On le prie de renoncer à exiger le contenu de la bourse, parce qu'il n'y a pas tant d'or dans tout le trésor. Cependant notre docteur Karabobo tient le sifflet dans sa main ; il sait que, si quelque malheur le menace, il n'a qu'à siffler et aussitôt les soldats apparaîtront pour le délivrer. Alors, il sort de sa poche une petite pomme. Il en distribue à chacun un petit morceau : les ânes redeviennent des hommes. Il souffle dans le sifflet, et des milliers de soldats commencent à arriver.

Il part avec eux et arrive à Erzeroum, où il

retrouve les deux négociants, à qui il rend leurs biens. En approchant de Bagdad, il s'arrête : il envoie prévenir sa mère. Ses amis viennent à sa rencontre ; on l'escorte dans sa maison ; la *Belle du monde* entre et baise la main de sa belle-mère.

Alors il dit : « Mère ! voilà tout ce que j'avais perdu : tout est retrouvé. Et voilà cette jeune fille, la Belle de Tiflis, qui a tellement fait souffrir ton fils, au point de devenir un âne à cause d'elle. Mais j'ai repris ma forme d'homme et je l'ai vaincue. Et elle aussi n'a pas renoncé à sa méchanceté avant d'avoir été changée en ânesse. Mais maintenant la voilà de nouveau femme et elle arrive chez toi comme ta bru. »

Ils firent une grande noce. On mangea et but pendant *quarante* jours et *quarante* nuits ; on fit de la musique, on dansa. Puis, en grande pompe, on se rendit à l'église où fut célébré le mariage.

Ils étaient arrivés à leur but : puissions-nous arriver nous-mêmes à voir nos désirs réalisés grâce à saint Garabed, le sultan de Mouch [1].

1. Cf. Lynch, *Armenia*, t. II, p. 174 et s.





XVIII.

LE FILS DE LA VIEILLE [1]

Un roi avait une fille. Lorsqu'elle fut en âge de se marier, il fit publier par des hérauts que tous les jeunes gens devaient se présenter à son sérail à un jour fixé et que celui sur lequel la jeune fille jetterait une pomme serait son époux.

La jeune fille jeta la pomme sur le fils d'une pauvre vieille. Le roi informé du choix de sa fille, se mit en colère : « Cela n'est pas possible », s'écria-t-il.

Ordre fut donné aux jeunes gens de repasser une deuxième fois, puis une troisième : à chaque fois, elle jetait la pomme sur le fils de la

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 234.

vieille femme. Le roi irrité chassa sa fille du palais et le jeune homme de la ville. Tous deux descendirent près du pont et allèrent dans la maison du jeune homme, qui n'était pas plus grande qu'un poulailler.

La vieille mère fut bien fâchée en les voyant entrer.

— Nous n'avons déjà pas de quoi nous nourrir les deux, dit-elle. Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille?

— Ne vous fâchez pas, mère, répondit celle-ci; je filerai au rouet, pour vivre.

Cela dura ainsi pendant six mois. Au bout de ce temps, il fut convenu que le jeune homme irait à l'étranger pour gagner de l'argent. Il se rendit donc au bazar et y rencontra un négociant qui se disposait à partir pour l'Arabie avec quatre-vingts lots de marchandises. Il lui demanda s'il ne voudrait pas le prendre avec lui.

— Oui, je te prends, répondit le négociant. Combien demandes-tu pour traitement?

— Cent piastres par mois.

— Très bien. Voila 1200 piastres : je te paye d'avance une année. Rentre chez toi et va faire tes préparatifs.

Le jeune homme rentre à la maison. La fille

du roi lui dit : « Va dans telle maison; tu y trouveras un vieillard. Baise-lui la main et dis-lui : « Je vais à l'étranger, père ; quels conseils me donneras-tu ? »

Il va et le vieillard lui dit : « Voici les conseils que je te donne : Celle que le cœur aime est la plus belle. — La patience est le commencement du salut. — On profite toujours à patienter. »

A son retour, le jeune homme raconte à la jeune femme ce que le vieillard lui a dit : « N'oublie pas ces paroles, lui dit-elle, elles te seront utiles. »

Voilà le jeune homme parti avec le négociant. Ils arrivent en Arabie. On décharge leurs marchandises dans un caravansérail où *quarante* négociants, arrivés avant eux, avaient déjà étalé les leurs et étaient assis à causer.

Le jeune homme fatigué se couche et s'endort. Tout le monde du caravansérail, bêtes et gens, mouraient de soif. Il y avait, il est vrai, un puits dans le voisinage, et il n'y avait qu'à y descendre pour avoir de l'eau ; mais on savait que celui qui y descendrait y resterait.

A ce moment, le jeune homme est réveillé soudain par la voix d'un crieur public qui offrait mille piastres de la part de chacun des négo-

ciants du caravansérail, soit en tout 80,000 piastres, à celui qui descendra dans le puits et en rapportera l'eau pour eux et pour leurs bêtes. Le jeune homme réfléchit un instant, puis il s'offre à descendre. En vain son patron cherche à le dissuader, il n'y réussit pas. Voyant sa décision arrêtée :

— Eh bien! lui dit-il, c'est volontairement que tu descends dans le puits. S'il t'arrive malheur tu en es seul responsable [1]. Mais si tu remontes vivant, je te donnerai un lot de marchandises et un mulet. »

On descend le jeune homme au moyen d'une corde. Arrivé au fond, il voit un ruisseau qui coule, il se baisse et commence par se désaltérer; mais tout à coup, il aperçoit à l'autre bout du puits un Arabe gigantesque qui l'appelle en lui disant : « Viens ici! Viens ici! »

Le jeune homme effrayé se dirige vers lui. L'Arabe est assis, ayant à ses côtés deux enfants, l'un blanc et l'autre noir. Il lui dit : « Je te poserai une question. Si tu me réponds bien, tu auras la vie sauve; mais si tu ne peux pas, sache-le bien, tu es perdu. J'en ai dejà tué plus d'un qui, comme toi, se sont aventurés ici. Dis-

1. Mot à mot : *Ton péché à ton cou.*

moi : de mes deux enfants que voici, lequel est le meilleur, lequel est le plus mauvais ? »

Le fils de la vieille se rappelle les conseils que lui a donnés le vieillard : « Celui que le cœur préfère est le plus beau », répond-il. A cette réponse, l'Arabe se lève et embrassant le jeune homme au front : « Bravo ! tu a mis un terme aux souffrances qui m'accablaient depuis de longues années. »

Puis il lui demande pourquoi il est descendu dans le puits : le jeune homme lui répond qu'il est venu chercher de l'eau pour abreuver les gens et les bêtes de la caravane. L'Arabe lui donne alors trois pommes, avec cette recommandation : « Quand tu auras achevé de puiser de l'eau et que tu voudras remonter, laisse une pomme à terre. Quand tu seras à mi-hauteur en remontant, laisse encore une pomme ; et quand tu seras hors du puits, jette la dernière pomme et tu sortiras sain et sauf. » Il lui donne aussi trois grenades, une blanche, une rouge et une verte, en lui disant : « Mets-les dans ton sein. »

Le jeune homme fait comme il lui a été dit. Le voilà hors du puits. Les négociants tiennent leur promesse : ils lui remettent les 80,000 piastres convenues et son patron lui donne une charge avec le mulet.

Il veut envoyer chez lui ses marchandises et son argent : il prend les *trois* grenades qui sont sur sa poitrine, pour les envoyer aussi. Mais que voit-il? Ces trois grenades sont *trois* pierres précieuses. Il en est presque fou de joie. Mais son cœur était bon et la richesse ne le gâta pas. Il charge un domestique de conduire les marchandises et le mulet à la maison de la vieille qui habite à la tête du pont, près du cyprès, avec ordre de lui rapporter un reçu. En même temps, il l'élève aux fonctions de premier cocher. Peu de temps après, le négociant mourut. Sa femme adopta le jeune homme, qui continua les affaires de son ancien patron : il était content de sa position. Il y avait déjà vingt ans qu'il avait quitté sa maison sans y être jamais retourné. Un jour, il demanda à la vieille dame la permission d'aller jeter un coup d'œil chez lui et de voir ce qui s'y passait.

Mais avant qu'il y arrive, allons-y nous-mêmes.

Dieu avait donné un enfant au jeune homme, l'année même où il était parti pour l'étranger. Quand on reçut chez lui l'argent, les marchandises et les grenades qu'il envoyait, sa femme reconnut bien vite que les grenades étaient des pierres précieuses, tandis que la vieille mère,

les prenant pour des fruits véritables, en saisit une pour la manger, en disant : « Bravo, mon fils, que la bouche de Dieu te bénisse de ne m'avoir pas oubliée. » Mais la bru les lui enleva de la main et les cacha derrière un coussin. La vieille maudit sa bru : la jeune femme courut chez sa voisine, l'envoya acheter trois grenades au marché et les rapporta à la vieille, en lui disant : « Tenez, mangez-les et ne me maudissez pas : excusez ma jeunesse. »

La jeune femme achète des habits neufs pour la vieille, pour elle-même et pour son enfant. Elle met une de ses grenades, une pierre précieuse, dans un plat d'argent, enveloppe le tout dans un mouchoir brodé d'or, remplit les poches de sa belle-mère de pièces d'or et d'argent et lui dit : « Prenez cette grenade et portez-la au roi. Et si le roi vous demande ce que vous désirez en retour, dites : « Je veux un firman revêtu de ton sceau, qui interdise à personne de se mêler de ce que je ferai. » Mais quand vous entrerez dans le palais, ayez soin de distribuer de l'argent et de l'or aux domestiques. »

La vieille exécute point par point ce qui lui a été dit. Le roi fait appeler des marchands de diamants et leur dit : « Dites-moi ce que vaut cette grenade. » Ils l'examinent et déclarent

qu'elle est hors de prix. « Si un garçon de quinze ans lançait une pierre aussi haut qu'il pourrait, et si on remplissait d'or tout l'espace entre la terre et le point le plus élevé où est allée la pierre, ce ne serait pas suffisant pour payer cette grenade. »

Le roi n'a pas assez d'or dans son trésor. Il demande à la vieille quel prix elle en attend ou si c'est un cadeau.

— C'est un cadeau, répond-elle.

— Demande-moi, répond le roi, ce que tu désires en retour.

La vieille répète les paroles de sa bru et le roi lui délivre un firman. Sitôt que la jeune femme l'a reçu, elle envoie ses pierres précieuses aux *sept* rois ; elle en reçoit une grande somme d'argent.

Alors, elle fait construire à côté de leur pauvre masure un palais magnifique qui n'a pas son pareil : elle fait enchâsser sur la façade les gros diamants qui resplendissent jour et nuit comme le soleil. Le roi l'apprend ; il veut visiter ce palais ; il le trouve superbe. L'enfant, âgé de vingt ans, lui plaît beaucoup ; il l'emmène dans son palais et le nomme généralissime[1].

1. Serasker.

Souvent il vient dans ce palais et invite les deux femmes : chaque fois, il y découvre de nouvelles pierres précieuses, non sans un sentiment de jalousie, en voyant que ces gens sont plus riches que lui ; mais il se sent arrêté de leur faire du mal par l'amour qu'il éprouve pour son généralissime.

Voilà donc que le fils de la vieille revient dans son pays. Il voit que leur petite maison, qui ressemblait à un poulailler, existe encore; mais elle est vide, tandis qu'à côté s'élève un palais magnifique. Le soir venu, il grimpe sur le cyprès et voit sa femme assise, ayant à ses côtés le généralissime. A cette vue, son cœur se trouble; il saisit son fusil et veut tirer; mais il se rappelle le conseil du vieillard : « La patience est le commencement du salut ». Il se retient.

Un instant après, la colère le saisit de nouveau et il se dispose à tirer; mais le second conseil du vieillard lui revient à l'esprit : « On profite toujours à patienter », et il se contient de nouveau.

A ce moment, il entend le généralissime qui disait : « Mère, est-ce que mon père vit encore? Où est-il? J'ai rêvé cette nuit qu'il venait à la maison. » Sa mère lui raconte alors son histoire.

— Vaï! s'écrie le jeune homme. Je suis généralissime, toi-même tu es la fille du roi, nous possédons ce magnifique palais, — et mon père est loin, dans un pays étranger! Demain matin je prendrai des soldats et j'irai chercher mon père. »

Son père l'entend. Il descend de l'arbre. Le lendemain matin il envoie les avertir de son arrivée. Le roi l'apprend et le fait venir au palais en grande pompe. Il raconte au roi tout ce qui est arrivé. « Ce qui est écrit, dit le roi, ne s'efface pas. Vous étiez nés l'un pour l'autre. Telle était certainement la volonté de Dieu. A partir de ce jour, tu es mon gendre. »

Il baisa la main du roi, et lorsque ce dernier mourut, il lui succéda sur le trône.

Ceux-ci ont vu se réaliser leurs désirs et sont parvenus au faîte des grandeurs de ce monde. Mais nous, efforçons-nous d'arriver à la vraie grandeur, à la gloire du ciel.





XIX.

LE POISSON A TÊTE D'OR [1]

C'était dans les temps anciens. Il y avait un roi d'Egypte qui était devenu aveugle. Les médecins avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour lui rendre la vue, mais en vain : ils n'avaient pas réussi. Le roi, ayant entendu dire qu'il y avait au pays des Anglais un vieux médecin, âgé de trois cents ans, fit écrire à l'empereur des Anglais une lettre ainsi conçue :

« Vous, grand roi, je vous prie de m'envoyer le vieux docteur Djindjin, qui habite dans votre pays, afin qu'il m'ouvre les yeux. Le service que vous me rendrez ne sera pas oublié : on s'en souviendra encore *sept* générations après moi. Et ce me sera un présent aussi précieux

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 240.

que si vous m'aviez fait cadeau de votre ville de Londres.

Votre humble serviteur,
Le Roi d'Egypte. »

L'empereur des Anglais s'empresse d'envoyer le docteur Djindjin. Il arrive ; il examine les yeux du roi et dit : « Apportez-moi un poisson à tête d'or, que vous irez pêcher dans l'Océan. Avec son sang, je préparerai un onguent qui vous guérira. » Il indique quelle est la forme de ce poisson et ajoute : « J'attendrai cent jours ; passé ce temps, si vous ne me l'apportez pas, je m'en retournerai. »

Le fils du roi — c'était son fils unique — prend avec lui cent hommes et cent filets. Ils s'embarquent et vont au milieu de l'Océan. Ils prennent beaucoup de poissons, mais aucun d'eux n'est le poisson à tête d'or. Le temps s'écoule, les trois mois sont près de finir et le docteur songe à son départ. Le fils du roi dit : « Laissez-moi jeter ce filet encore une fois, au hasard. » Il le jette et il en retire le poisson à tête d'or. On le met dans une grande bouteille pleine d'eau et on revient en Egypte.

Le jeune homme regarde le poisson ; il a pitié de lui, et, quand on s'approche de la terre, il le

prend et le rejette à la mer en disant : « Qu'il s'en aille et qu'il vive ! » et en répétant le proverbe : « Si le poisson ne le sait pas, le ciel le saura. »

Il arrive au palais et raconte à son père ce qui s'est passé. « Comment ! s'écrie son père avec colère, tu veux donc ma mort, afin de régner à ma place ! Qu'on fasse venir les bourreaux et qu'on lui tranche la tête ! »

Mais le jeune homme était le fils unique de sa mère. On revêt de ses habits un autre jeune homme, que l'on pend à sa place, et sa mère, remplissant ses poches d'or et d'argent, le fait échapper et conduire dans une île lointaine. « Si tu veux prendre un domestique, lui dit-elle comme dernier conseil, n'en prends pas un qui veuille être payé chaque mois. »

Le jeune homme arrive dans l'île. Il y loue une maison. On s'empresse autour de lui, chacun lui offre ses services, mais à condition d'être payé : il n'en accepte aucun.

Un jour, survient un Arabe qui s'offre aussi à être son serviteur.

— Oui, répond le jeune homme ; mais combien demandes-tu pour tes gages ?

— Je ne veux pas d'argent ; tu me donneras ce que tu voudras.

Le marché est conclu, ils vivent ensemble.

Il y avait dans cette île un monstre qui faisait la terreur du pays ; personne n'osait sortir de chez soi. Le travail des champs est abandonné, on ne se livre plus au commerce ; les habitants songent à quitter l'île devenue inhabitable. Le vali du pays envoie des soldats et des hérauts, pour s'informer s'il se ne se trouvera pas quelqu'un pour tuer le monstre.

Notre Arabe va trouver le vali et lui dit :

— Que donnerez-vous, si mon maître tue le monstre ?

— Je lui donnerai ma fille, et, en plus, tout ce qu'il voudra.

— Donnez votre fille et gardez vos biens. Mais dorénavant, la moitié de tout ce que vous gagnerez sera pour elle.

On signe ce contrat. L'Arabe va tuer le monstre ; il lui coupe les oreilles et les apporte au jeune homme qui les porte au vali. Le vali lui donne sa fille et la moitié de tout ce qu'il gagne. A sa mort, c'est son gendre qui lui succède. Dans l'intervalle, il lui naît un fils.

Un jour l'Arabe dit à son maître : « Laisse quelqu'un ici à ta place et allons à Paris. » Ils font une provision de parures, de diamants, et les voilà partis. L'Arabe lui dit : « Va deman-

der en mariage la fille du roi des Français. »

Le jeune homme va faire la demande.

— Monsieur le vali, lui répond le roi, je veux bien vous accorder ma fille. Mais je vous avertis que je l'ai déjà donnée en mariage à 190 jeunes gens, et tous sont morts. J'ai bien pitié de vous ».

Le jeune homme s'effraie, mais l'Arabe lui dit : « Prends-la, n'aie pas peur ».

Le jeune homme épouse la jeune fille et on célèbre les noces d'une façon sommaire. Les serviteurs du roi préparent le linceul du jeune marié et se mettent en devoir de creuser sa fosse. La nuit venue, au moment de se retirer, l'Arabe se cache dans un placard, et lorsque tout le monde est bien endormi, il vient s'asseoir à leur chevet, tenant un poignard d'une main et une pince de l'autre.

A minuit, voilà que la bouche de la jeune fille s'entr'ouvre et il en sort un serpent noir qui se dirige vers le jeune homme pour le mordre. Mais l'Arabe saisit le serpent avec la pince et lui coupe avec le poignard la tête qu'il va cacher dans le placard.

Le matin, quand on vient chercher le corps du jeune marié pour l'enterrer, on voit avec stupéfaction qu'il est sain et sauf et bien vivant.

On court avertir le roi et lui annoncer cette bonne nouvelle.

La nuit suivante, il sort encore un serpent de la bouche de la jeune femme, et l'Arabe le tue de même. Depuis ce moment, les deux époux vivent tranquilles. Le roi de Paris n'avait pas non plus de fils; à sa mort, c'est son gendre qui lui succède sur le trône.

Les jours se passent et voilà qu'arrive d'Egypte un messager qui vient lui annoncer de la part de sa mère que son père est mort et que le trône lui revient de droit.

L'Arabe lui conseille de mettre un Français à sa place en France, et de s'en retourner dans son pays en emmenant sa femme. Et c'est ce qu'il fait : il hérite donc du trône paternel. L'Arabe lui demande alors la permission de se retirer.

— Tu m'as rendu tant de services, lui dit le roi, que je ne saurais comment te récompenser dignement. Tout mon bien t'appartient, prends ce qui te plaît.

— Je te laisse tous tes biens, répond l'Arabe. Mais nous allons couper toutes tes femmes en deux, et nous les partagerons.

— Pourquoi les couper en deux ? dit le roi. Prends les plus belles.

— Non, dit l'Arabe. Ce ne serait pas un partage équitable. Tu pourrais plus tard me reprocher d'avoir pris la plus belle.

— C'est vrai, dit le roi; je ne puis rien te refuser.

L'Arabe prend la fille du roi de France; il la saisit par les pieds et se mit en mesure de la couper par le milieu. La malheureuse, épouvantée, pousse des cris de terreur : un serpent noir tombe de sa bouche. L'Arabe tue le serpent, il épargne la jeune femme, et, se tournant vers le roi :

— Garde ta femme et tous tes biens, lui dit-il. J'ai fait mon devoir. Vous n'avez plus de malheur à redouter. Vivez heureux ensemble. Vous m'avez sauvé la vie : tout le bien que je vous ai fait est peu de choses en comparaison. Je suis le poisson à tête d'or. »





XX.

INVISIBLE ET SANS PAREILLE [1]

Il était un roi qui avait *trois* fils. A sa mort, il leur laissa à chacun une malle.

Dans celle de l'aîné, se trouvait une couronne ; dans celle du deuxième, de l'or; et celle du cadet renfermait de la terre. L'aîné monta sur le trône paternel. Mais un jour, il partit pour la chasse, et ne revint pas. Son frère lui succéda et il lui arriva de même. Ce fut le tour du plus jeune de régner. En vain sa mère, les grands de la ville et ses parents le supplièrent-ils de ne pas aller à la chasse : il ne voulut point les écouter.

Le jour fixé pour le départ, il y avait une

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 245.

foule de mendiants entassés derrière la porte. Il leur fit donner à manger et distribuer des aumônes; les mendiants le remercièrent, en priant Dieu de lui accorder bonne chance pour son voyage. On prend congé, le roi se met en route et puis se sépare de son escorte, qui revient sur ses pas.

Mais voilà un vieux papa qui arrive : « Où est notre voyageur ? dit-il. Qu'il vienne et me donne à moi aussi une aumône. » Le roi retourne sur ses pas et lui accorde sa demande. Le vieillard lui donne sa bénédiction, en ajoutant ces mots : « Je t'accompagnerai partout où tu iras, et, avec l'aide de Dieu, je t'aiderai ».

— Très bien, répond le jeune prince. Achève ton repas, et viens avec moi, papa.

Le vieillard achève de manger, puis il va s'asseoir au bord de la route où doit passer le roi. Quant il le voit arriver, il se lève et baise le front du jeune prince et le bénit, en lui disant :

— Va en paix, et reviens de même. Et moi, sans changer de place, je serai toujours avec toi. Va et ne crains pas.

Le roi embrasse la main du vieux papa, qui lui donne un dernier conseil : « Dans quelques jours, lui dit-il, tu te trouveras en présence de *trois* chemins. Ne prends ni celui d'en haut, ni

celui d'en bas, mais suis celui du milieu. Tu rencontreras un cavalier sur ton chemin; tu verras le cheval, mais non celui qui le monte. Ne t'effraie pas. Invoque en ton cœur Sourb Sargis [1] et dis au cavalier : « *Si tu es brave, descends de cheval et viens te mesurer avec moi* [2] ». Il descendra de cheval, mais tu ne le verras pas. Toi élance-toi sur son cheval et reste des-

1. Ou Sourb Sarkis, saint Serge ; c'est surtout le patron des jeunes filles arméniennes. Les mariages se célèbrent à la fête de saint Sarkis, ce qui porte bonheur. La veille de la fête, beaucoup de jeunes Arméniennes jeûnent, et, au repas du soir, elles mettent en cachette dans leur poche la première bouchée de pain ; mais il faut que personne ne le remarque ; la nuit, elles gardent cette bouchée de pain sous leur oreiller ; on dit alors qu'elles voient en rêve le fiancé qu'elles épouseront dans l'année. — Saint Sarkis était très beau ; sur son cheval blanc, il enleva une jeune fille grecque qu'un dragon voulait lui disputer. Il lutta avec sa fourche en or et terrassa le dragon. Le rapprochement avec saint Georges a déjà été signalé ; il faut mentionner, au point de vue de l'iconographie arménienne, que saint Sargis a toujours un enfant — la jeune Grecque — en croupe sur son cheval, tandis que saint Georges est seul sur son cheval.

2. Ces mots sont en turc dans le texte arménien.

sus. Alors son talisman sera rompu et tu verras le cavalier lui-même. Le reste te regarde. »

Il arriva comme avait dit le vieux papa. Et lorsque le jeune prince fut monté sur le cheval, il vit que le cavalier n'était autre qu'une belle jeune fille. Ce cavalier lui dit : « J'avais déjà tué quatre-vingt-dix-neuf hommes ; si je t'avais encore tué, cela aurait fait la centaine. Mais mon secret t'a été révélé et tu m'as vaincue. Allons dans mon palais. Désormais tu es mon maître, et c'est toi qui gouverneras moi et ma maison. »

Le jeune homme fut ébloui à la vue de ce palais. Tout était si beau, si bien arrangé ! « *Aucune langue humaine ne pourrait l'exprimer; tout l'argent du monde ne pourrait le procurer* [1]. »

Après quelques jours passés dans le plus parfait bonheur, le jeune prince commença à aller à la chasse. Le nom de la jeune fille était : *Invisible et Sans Pareille.* On connaissait son nom, mais on ne l'avait jamais vue. On sut dès lors et le bruit se répandit de tous côtés que son talisman avait été rompu. Sa réputation s'était

1. Proverbe turc, en turc dans le texte arménien.

étendue jusqu'en Chine : des trouvères [1] l'avaient célébrée à la cour du roi. Le roi de Chine ordonna qu'on lui amenât *Invisible et Sans Pareille*. Une vieille femme se présenta devant le roi et lui promit de lui amener la belle. Elle marcha longtemps, longtemps, et finit par arriver. Mais elle eut beau recourir à toutes sortes de ruses, elle ne parvint pas à ses fins. *Invisible et Sans Pareille* s'était laissé persuader et l'avait reçue chez elle; mais son mari avait deviné ce que voulait la vieille : il la tua et, la prenant par les pieds, la jeta aux chiens.

Quand le roi vit que la vieille ne revenait pas, il en tomba malade. Son corps se couvrit de pustules. Il souffrait doublement, dans son cœur et dans son corps ; mais le remède restait unique.

Les grands du royaume envoyèrent des messagers à travers le monde entier. Ils finirent par découvrir une vieille sorcière réputée très habile, et la conduisirent au roi. Le roi lui demanda si elle pourrait lui amener *Invisible et Sans Pareille*. « Que le roi vive! dit la vieille. J'en réponds, malgré mon bras paralysé [2]. »

1. En turc et en arménien : *ašux*.
2. Ou : gaucher.

Le roi lui dit : « Va, que je te voie [1]. Et si tu me l'amènes, je te ferai asseoir dans l'or ».

Notre vieille sorcière fait faire un grand sac. Elle le remplit de démons et lie solidement le sac. Elle prend un serpent noir en guise de fouet, monte à cheval sur le sac, et la voilà cheminant à travers les airs jusqu'à ce qu'elle arrive dans le jardin de *Invisible et Sans Pareille*. Elle cache le sac derrière des buissons et va heurter à la porte du palais. On lui ouvre; elle entre, elle aperçoit *Invisible et Sans Pareille*. Elle s'informe de sa santé.

— Et l'effendi, comment se porte-t-il ? ajoute -t-elle. Va-t-il bien? Mais comment peux-tu rester ainsi solitaire ? Tu devrais avoir une compagne. Je suis très occupée, je vois beaucoup de monde. Cependant, si cela te plaît, je consentirai à rester avec toi : Je suis dégoûtée du monde, et toi, de ton côté, tu dois en avoir assez de ta solitude. A nous deux, nous passerons le temps agréablement ».

Elle s'exprimait d'un ton si doux, si affectueux, que *Invisible et Sans Pareille* se laissa persuader de la garder chez elle. Cependant, elle lui dit : « Je ne le peux pas ; mon mari te

1. C'est-à-dire : Je compte sur toi.

tuera, comme il a tué une autre vieille qui est venue avant toi ».

— Qu'à cela ne tienne ! répliqua la vieille. Quand Effendi rentrera à la maison, tu me cacheras quelque part, et quand il sera parti, je sortirai de ma cachette.

Elles arrangèrent les choses ainsi.

Mais, un jour, voilà le mari qui arrive à l'improviste. Il aperçoit la vieille dans sa maison. Il s'élance sur elle pour la tuer; mais *Invisible et Sans Pareille* court se jeter à ses pieds, et en le suppliant : « Ne fais pas de mal à cette pauvre femme, lui dit-elle. Je lui ai donné un morceau de pain. Si tu n'y consens pas, je la renverrai demain ».

Le prince était fatigué et avait faim : il voulut prendre son repas. La vieille qui avait de l'opium dans sa poche en versa dans son vin. Après avoir mangé, il but le vin et ne tarda pas à tomber dans l'engourdissement.

La sorcière dit à la jeune femme : « Allons nous promener au jardin, et laissons dormir l'effendi ». Elles descendent au jardin. Tout à coup la vieille dit : « Ah ! mère, j'ai oublié mon *aïlax* [1]; je vais le chercher ». Elle monte,

1. Coiffure.

elle déchire le bras droit du prince, lui enlève son *nousxa* [1] et le jette. Puis elle revient vers la princesse : « Hanem, lui dit-elle, allons de ce côté ». Et elle l'emmène à l'endroit où était le sac. Les démons qui y étaient enfermés entendent les pas de la vieille : ils commencent à crier. Etonnée, *Invisible et Sans Pareille* demande : « Vieille mère, qu'est-ce que ces voix qu'on entend ? » La vieille feint aussi l'étonnement, et s'approchant du sac, elle le délie, en disant : « Regarde, regarde, c'est de là que vient ce bruit ». Et tandis que la princesse se baisse pour regarder, la vieille passe derrière elle, la pousse dans le sac qu'elle referme aussitôt, monte dessus, et la voilà partie dans les airs à cheval sur son sac, avec le serpent noir en guise de fouet.

— « Où es-tu, Chine ? Me voici ; j'arrive ».

Le roi de Chine ordonne de préparer les noces. Cependant la jeune femme lui envoie une lettre par laquelle elle le prie de l'autoriser à porter le deuil de son mari pendant quatre-vingt-dix jours, après quoi, elle se mariera. Le roi lui accorde sa demande.

Pendant ce temps, qu'était devenu le jeune

1. Talisman.

prince ? Il avait eu des rêves effrayants, extraordinaires : son sommeil avait duré longtemps. A son réveil, que voit-il ? Le vieux papa qui l'avait accompagné à son départ, assis à côté de lui et lui frottant le bras. Il avait prié pour lui et l'avait guéri.

Le vieux papa lui raconte comment ce malheur lui est arrivé, parce qu'il a perdu son *nousxa*, comment la vieille a trompé *Invisible et Sans Pareille* et l'a emmenée chez le roi de Chine qui veut l'épouser ; mais il lui apprend que le mariage est ajourné à plus tard. Alors il tire de sa poche une fiole d'huile ; il la bénit et la remet au jeune prince, en lui disant :

— « Tu iras chez le roi de Chine. Tu le frotteras de cette huile et tu le guériras. Tu auras ainsi l'entrée libre au palais et tu verras *Invisible et Sans Pareille*. Le reste, je le laisse à ton intelligence ».

— Papa, dit le jeune prince, je ne connais pas les chemins. Comment irai-je en Chine ? Quand arriverai-je ?

— Voilà deux plumes, répond le vieillard. Lie-les à tes bras et monte sur ton cheval : tu voleras avec les nuages et tu arriveras en Chine. Je suis Sourb Sargis.

Le jeune homme fait ce que le vieillard lui a

dit : il attache les plumes à ses épaules et le voilà arrivé au pays du roi de Chine où, par la faveur de Sourb Sargis, il trouve une vieille femme qui le conduit chez elle. Il enlève ses plumes, il attache son cheval et va faire une promenade dans la ville. Il voit que tous les chevaux, qui là-bas d'ordinaire sont blancs, ont été teints en noir, de même que les bœufs et les moutons. Il s'étonne et demande ce que cela signifie. On lui répond que *Invisible et Sans Pareille* porte le deuil de son mari. Il comprend l'intention de sa femme. Il se rend au palais du roi et se fait annoncer.

— Je suis médecin, dit-il.

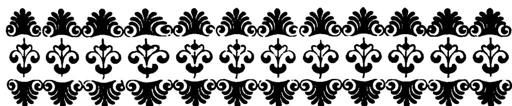
On va avertir le roi qui le fait entrer. Le médecin frotte d'huile le roi et le guérit. Le roi le comble de faveurs; il ordonne de lui donner un logement au palais et de lui laisser ses entrées et ses sorties libres : il y ajoute le don d'une grande propriété.

Cependant *Invisible et sans Pareille* maigrit de jour en jour. Elle tombe sérieusement malade et ne veut voir personne. A la fin, le roi ordonne au médecin d'aller la soigner. Le médecin déclare que la maladie est grave ; et, en effet, s'il n'était pas arrivé, elle serait morte, car il était la seule cause de sa maladie, et il n'y avait que lui qui pût la guérir.

Le médecin ordonne de conduire la malade près d'une source, pour que les remèdes soient efficaces, avec défense à personne d'approcher d'elle. Mais la malade était déjà guérie. Pendant qu'ils sont seuls près de la source, ils combinent le moyen de fuir. Rien n'est difficile à un médecin. Il fait un rapport où il prescrit à la malade de se promener à cheval une heure par jour. Il amène son propre cheval et un jour la promenade les mène plus loin que d'habitude. Il attache ses plumes à ses épaules, s'élance sur le cheval et les voilà partis avec les nuages!

On envoie des soldats à leur poursuite; mais comment des soldats auraient-ils pu les atteindre? Nos deux héros rentrent dans leur palais. Le prince reprend possession de son trône et, réunissant une grande armée, il va faire la guerre au roi de Chine, à qui il prend beaucoup de terres. Il fait bâtir alors trois églises dédiées à Sourb Sargis, et il n'y manque ni holocaustes, ni lumières, ni encens, ni cierges.

Ceux-là sont arrivés à l'accomplissement de leurs désirs. Que Sourb Sargis vous fasse parvenir, vous aussi, à l'accomplissement de vos désirs!



XXI.

ENFANT-SERPENT. ENFANT-SOLEIL [1]

Il était un roi qui n'avait pas d'enfant. Tous les médecins consultés à ce sujet n'y avaient trouvé aucun remède et, de dépit, dans son chagrin, il s'était adonné avec passion à la chasse. Un jour, il remarqua un serpent qui dormait, enlacé avec ses petits; il s'arrêta à le regarder avec un sentiment d'envie et son cœur se serra à cette vue.

— Eh quoi! dit-il à Dieu en lui adressant sa plainte, tu ne veux pas même faire attention à moi autant qu'à un serpent et tu me laisses souffrir sans enfant. »

La vue de ce serpent ne sortait pas de sa

1. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 252.

mémoire. *Miracle de Dieu* ! [1] Quelque temps après, la reine s'aperçoit qu'elle est enceinte, et quand le moment de la délivrance arrive, elle met au monde un enfant moitié homme, moitié serpent. On fait part de la nouvelle au roi qui donne l'ordre de jeter l'enfant dans un puits, hors de la ville.

Mais les médecins et les gens de bon sens veillent sur cet enfant; ils déclarent que, tant qu'il sera enfant, on lui donnera chaque semaine une petite fille à manger, et quand il sera devenu grand, on lui donnera une jeune fille. Et c'est ce que l'on fit.

L'enfant-serpent était devenu grand, et c'était au tour de la fille d'un pauvre homme de lui être offerte en pâture. Cet homme était marié en secondes noces. Il avait une jeune fille de son premier mariage, et sa seconde femme avait aussi une fille à elle. La femme insistait pour qu'on donnât la fille de son mari ; mais celui-ci disait : « Non, ce sera ta fille. »

Dans ces sortes d'affaires, c'est toujours la volonté de la femme qui finit par l'emporter. La marâtre prépare les effets de sa belle-fille pour l'amener le surlendemain. La pauvre jeune fille

1. Expression turque.

ne cessait de pleurer en présence de Dieu ; la nuit, elle eut un songe : « N'aie pas peur, lui disait-on dans ce rêve ; dis à ton père de placer près de toi dans le puits trois pots de lait. Prends aussi un couteau, et que ton père t'enveloppe dans la peau d'un mulet et te suspende à l'ouverture du puits. Le serpent t'appellera en disant : Sors de ta peau de mulet, pour que je te mange. Alors tu lui répondras trois fois : Sors de cette chemise de serpent, pour que je te lave dans du lait. Alors le serpent quittera son enveloppe ; tu couperas avec ton couteau la corde qui te maintient suspendue dans le puits, tu sortiras de ta peau de mulet et tu le laveras dans le lait. »

La jeune fille raconte à son père le rêve qu'elle a eu. Le père se met en devoir de tout préparer, en invoquant le nom de Dieu et en récitant la prière : *Je confesse avec foi*, etc. Il conduit sa fille et la suspend à l'orifice du puits.

Le serpent arrive. Il commence à crier. La jeune fille lui répond. De colère, il déchire sa propre peau et sort de son enveloppe de serpent. La jeune fille coupe la corde et tombe dans le puits ; elle tombe sur la bouche et se casse une dent. Elle prend le jeune homme, le lave dans le lait. Puis ils se mettent à causer ensemble. A

ce moment, le père de la jeune fille survient. Il se penche sur l'ouverture du puits, pour voir si le rêve de sa fille s'est réalisé. Quand il voit qu'elle est vivante et qu'elle cause avec le jeune homme, il court avertir le roi. Celui-ci arrive avec la reine et toute la cour. On s'empresse de retirer du puits le jeune homme et la jeune fille; on les amène au palais, on fait de grandes réjouissances et on les marie.

Après cela, il y eut une guerre. Le jeune homme dut quitter le palais pour s'y rendre. Il recommande à la reine-mère de ne jamais laisser sortir sa belle-fille de la maison, sous quelque prétexte que ce soit, pas même si on venait la demander de la part de sa mère.

— Bien, dit la reine.

Mais une quantité innombrable de démons étaient entrés dans le cœur de la marâtre : elle ne pouvait se résigner à voir le bonheur de sa belle-fille. Elle feint d'avoir un vif désir de la revoir. Elle se rend elle-même au palais, elle y envoie son mari, priant, suppliant que la jeune princesse vienne leur rendre visite. A la fin, la reine ne peut résister à toutes ces prières ; elle laisse aller la jeune femme.

La marâtre se rend au bord d'une rivière avec sa fille et celle de son mari, pour laver du

linge ; quand l'ouvrage est terminé, elles s'asseyent au bord de l'eau. Tout à coup, la marâtre donne un coup de pied à la bru du roi qui tombe dans l'eau ; le courant l'emporte à la mer. La marâtre revêt sa fille des vêtements que l'autre avait quittés pour laver le linge, et elle l'envoie ainsi parée chez le roi.

Mais voyons ce qui était advenu à celle qui avait été emportée à la mer. La pauvre malheureuse avait rencontré un tonneau et en s'y cramponnant, elle avait échappé à la mort. Poussée par les vagues, elle aborde à un rivage désert. Elle sort de l'eau, marche longtemps, longtemps, sans rencontrer trace d'homme. Elle invoque son Dieu, elle s'asseoit à terre et se met à pleurer. Puis elle se relève et recommence à marcher. Elle était nue; elle ramasse des herbes tendres qu'elle tisse en forme de vêtements dont elle couvre sa nudité. Elle continue son chemin.

Tout à coup, elle découvre une petite cabane faite de branches d'arbres entrelacées. Elle s'approche doucement, sans faire de bruit, regarde à travers les fentes et aperçoit un jeune homme vigoureux qui était couché et qui dormait. Elle s'assied à l'entrée de la cabane.

Le soleil se couche. Le jeune homme se réveille. Ses yeux rencontrent la jeune femme. Il

croit que c'est une vision diabolique; il fait plusieurs signes de croix, mais elle ne s'en va pas.

— Qui es-tu? demande-t-il. Comment et pourquoi es-tu venue ici?

Elle lui raconte son histoire et à son tour le jeune homme lui raconte la sienne.

— Je suis, lui dit-il, le fils d'un homme célèbre et très riche. Il ne me manquait rien à la maison paternelle. Je passais mon temps à me promener et j'allais tous les jours à la chasse. Il arriva une fois qu'après avoir chassé trois jours sans prendre aucun gibier, de colère, je me dis que le lendemain, au lever du soleil, je tirerais avec mon arc sur le front du soleil. Je voulais le tuer: le soleil serait tombé et, puisque je ne trouvais pas de gibier, le monde retomberait dans l'obscurité et je serais vengé. Je tenais mon arc à la main, quand le soleil commença à montrer sa tête dans le ciel. Un trait de flamme me perça les yeux et une main de feu me saisissant par les cheveux m'enleva et me déposa dans cette île. Je fus maudit et condamné à ne plus voir ni le soleil, ni le jour. C'est pourquoi je dors dans cette hutte pendant le jour: si je sortais, je mourrais. Je sors la nuit pour recueillir ce qui est nécessaire à ma nourriture. »

Le jeune homme et la jeune femme habitèrent ensemble la hutte: la femme travaillant le

jour, et l'homme la nuit. Voilà celle qui vivait avec l'enfant-serpent; elle vit maintenant avec l'enfant-soleil. Quelque temps après, elle devint enceinte. L'enfant-soleil écrivit à ses parents une lettre ainsi conçue :

« Voilà votre bru que je vous envoie. Gardez-la chez vous, mais ne me cherchez pas. Je ne peux pas voir le soleil et je ne puis entrer ni dans notre ville, ni dans notre maison. Si je tentais de le faire, je mourrais car je suis maudit. »

Il remit cette lettre à sa femme, l'accompagna pendant la nuit et revint seul chez lui.

La bru remet la lettre à son beau-père. Celui-ci la prend et la lit. En apprenant que leur fils est vivant, les parents ne veulent pas entendre raison : ils veulent à toute force aller chercher leur fils. La bru, de son côté, insiste pour leur faire renoncer à leur projet, qui, s'il eût été mis à exécution, aurait causé sa mort.

Les jours sont accomplis, l'enfant vient au monde. Elle le dépose dans le berceau et compose pour le bercer et l'endormir, une complainte où elle raconte tous ses malheurs [1].

1. On trouvera des berceuses arméniennes, traduites en français, dans le beau livre de M. Archag Tchobanian, *Chants populaires arméniens*. Paris, 1903, p. 91-103.

Tandis qu'elle chante ainsi pendant les heures de la nuit, elle entend une voix au dehors qui lui répond. Il lui semble reconnaître la voix de l'enfant-soleil qui se tient là, dehors, et qui ne peut entrer.

La belle-mère et le beau-père entendent aussi ce chant nocturne, qui répond à celui de leur bru. Ils ont des soupçons et se figurent qu'elle a un amoureux. La jeune femme, ne pouvant les convaincre de leur erreur, leur déclare que c'est leur propre fils qui, chaque soir, vient, poussé par son amour pour son enfant.

— Mais si vous le faites entrer, ajoute-t-elle, il mourra.

— Ce n'est pas vrai, lui répondent-ils. Il y a quelque mystère là-dessous.

Ils se concertent entre eux : « Nous allons surprendre celui qui vient ainsi chaque nuit. Si c'est notre fils, nous serons heureux de le voir. Et si c'est un étranger, nous donnerons à notre bru ce qui lui est dû et nous la chasserons. »

Le soir venu, ils entendent la voix du dehors. Ils sortent, ils saisissent l'individu : ils reconnaissent leur fils.

— Laissez-moi m'en aller, leur dit-il. Si au lever du soleil, je ne suis pas dans ma hutte, je

mourrai. Ayez pitié de ma vie. Je suis maudit. Laissez-moi.

Ses parents ne veulent pas le croire; ils ne l'écoutent pas. Et voilà que le matin arrive, le soleil paraît: il meurt entre leurs mains. Il est mort, mais son âme n'a pas quitté son corps. Il se disent: quand le soleil sera couché, il se réveillera. Mais il ne se réveille pas et la maison se change en une maison de deuil : tout le monde pleure, se lamente. Mais à quoi bon? Il n'était pas complètement mort, pour qu'on puisse l'enterrer; il n'était pas non plus vivant, pour qu'on puisse le faire lever et s'entretenir avec lui. Dans leur douleur, ils se frappent la tête avec des pierres; les sanglots les suffoquent. Enfin sa mère, pendant le sommeil, entend une voix qui lui dit: « Levez-vous, mettez des sabots de fer, prenez en main un bâton de fer, et marchez en vous dirigeant tout droit vers le Couchant. Et quand vous verrez que vos sabots sont troués et que votre bâton se brisera, à cet endroit vous trouverez le moyen de sauver votre fils. »

Une mère a toujours le cœur tendre. Elle se lève dès qu'il fait jour, et, laissant de côté toute autre préoccupation, elle se hâte de commander des sabots de fer et un bâton de fer, et se met

en route. Son voyage dure des années. Elle arrive à un endroit où il n'y a plus ni hommes noirs, ni hommes blancs, ni oiseaux, ni bêtes. Enfin elle arrive au bout du monde. Elle aperçoit dans le lointain un palais de marbre bleu; elle y dirige ses pas.

Lorsqu'elle arrive devant la porte, son bâton tombe et se casse. Elle enlève ses sabots et les secoue; elle voit qu'ils sont troués. Elle se dit: c'est ici que je trouverai le salut de mon fils.

Elle entre par la porte et pénètre dans un vestibule, puis dans un autre; il y en avait ainsi douze, et tous étaient ornés de colonnades; et des milliers d'étoiles y dormaient. Au milieu de ces vestibules, il y avait de grands bassins; mais il n'y avait ni arbres, ni oiseaux, ni bêtes, ni autres créatures. Partout régnait le silence. Dans le vestibule central, au milieu du bassin se trouvait un kiosque d'or, et dans ce kiosque, une reine assise, sur un lit de perles : elle était lumineuse. La mère de l'enfant-soleil s'arrête, les yeux grands ouverts à cette vue; la tête lui tourne.

Mais la reine, lui adressant la parole avec douceur, lui dit :

— Tu dois certainement être bien malheureuse pour être venue jusqu'ici au prix de tant

de souffrances. Dis-moi ta douleur; peut-être y trouverai-je un remède.

— Je suis mère, répond la femme. Je suis venue te trouver pour te demander conseil. Comment pourrai-je faire revenir la vie de mon enfant?

— Ton fils est méchant, répond la reine. Moi aussi, je suis mère : je suis la mère du soleil. C'est à la chaleur de mon fils que la mer et la terre s'éclairent, et ton fils a voulu tirer une flèche sur lui. Ton fils est maudit. Il est condamné à rester privé de la lumière du soleil, vivant et ne vivant pas, mort et cependant pas mort.

— Je suis mère, répète de nouveau la mère de l'enfant-soleil. J'ai souffert pour mon enfant : c'est par amour pour lui que j'ai entrepris ce long voyage. Je te le demande à toi-même : pour l'amour de ton fils le soleil, dis-moi ce que je dois faire pour le sauver.

La reine, émue de pitié, lui dit :

— Beaucoup d'enfants doivent à leur mère de jouir de la vue du soleil, quoiqu'ils en soient indignes. Mais toi, sauve-toi et va te cacher derrière ces astres. Mon fils va bientôt venir. Il ne faut pas qu'il te voie. Après être entré dans le bassin pour se baigner, il sortira

de l'eau et viendra têter le lait de mes seins. Quand je serai en train de le nourrir, remplis une bouteille d'eau du bassin d'où il sera sorti, et porte-la à ton enfant. Répands-la sur lui et il sera guéri. »

Peu après, le soleil arriva. Il entra dans l'eau avec ses flèches. Les astres se réveillèrent et se levèrent pour le saluer. La reine le prit dans ses bras et le fit sortir de l'eau; elle le coucha sur son lit et lui donna le sein. Au moment où les étoiles s'élevaient vers le ciel, la mère de l'enfant-soleil sortait du palais, tenant en main la bouteille pleine d'eau. Elle arrive saine et sauve auprès de son fils; elle jette l'eau sur lui et le voilà guéri.

Cette histoire merveilleuse se répand à travers le monde entier et des régions les plus lointaines accourent des rois, des philosophes, avides de voir la mère et le fils, et d'entendre raconter ces prodiges. Il arriva que l'enfant-serpent se trouva aussi au nombre des visiteurs. Il y avait longtemps qu'il était rentré chez lui. Or on avait remplacé par une dent en or celle que sa femme s'était cassée en tombant dans le puits. Ne voyant pas cette dent dans la bouche de sa femme, il avait compris ce qui était arrivé : que la marâtre avait fait périr sa

femme et lui avait substitué sa propre fille. Voilà la conséquence du *naméhram* [1]. L'enfant-serpent en avait été bien affligé et il était venu demander conseil à la mère de l'enfant-soleil, afin de retrouver sa femme, si c'était possible.

L'enfant-soleil retint chez lui l'enfant-serpent. Pendant qu'ils prenaient leur repas, celui-ci lui raconta ses ennuis. La bru servait à table. Elle se met à sourire et laisse voir sa dent d'or. L'enfant-serpent la regarde : il reconnaît sa femme. L'enfant-soleil raconte à son tour comment il a fait la rencontre de sa femme. Ils convinrent d'agir ainsi : ils feront manger du *kebab* [2] très salé à la bru et iront faire une promenade à cheval dans la campagne, en se munissant chacun d'un vase d'eau. Celui des deux à qui la jeune femme demandera à boire, l'aura comme épouse.

La jeune femme les accompagna donc, tenant son enfant dans ses bras. Elle ne voulait faire de peine ni à l'un ni à l'autre; mais sa soif était si intense que, se voyant sur le point de

1. Mot turc, désignant le fait que les femmes se cachent des hommes en se voilant.

2. ou *michoui*, viande coupée en petits morceaux et rôtie à la brochette.

s'évanouir, elle s'écria : Enfant-soleil! Enfant-soleil!

L'enfant-soleil descend de cheval; tout heureux, il se met en devoir de lui donner à boire. Mais, en même temps elle crie : Enfant-serpent! Enfant-serpent! Celui-ci descend de cheval et s'apprête à lui offrir de l'eau. La jeune femme, debout entre les deux, tourne la tête du côté de l'enfant-soleil et lui dit : « Prends cet enfant, il t'appartient. Quant à moi, je suis mariée avec l'enfant-serpent. » A ces mots, elle boit l'eau que lui présente l'enfant-serpent et s'en va avec lui.





ADDENDA

On n'a pas donné ici la traduction de tous les contes renfermés dans *Hamov Hodov* [1]. Quelques-uns ont déjà paru traduits dans différentes revues. Il ne sera peut-être pas inutile d'ajouter un mot sur l'un ou l'autre de ces contes, dont la traduction ne figure pas dans le présent volume.

A. Conte intitulé : *Le petit Mirza et le démon Gorgotchan*. Le texte arménien figure dans *Hamov Hodov*, p. 146-163 ; la traduction française en a été donnée dans la *Revue des traditions populaires*, 1904, nº 8-9, p. 337-348.

— Le sabre du petit Mirza est nommé (p. 338 et s.) Zilficar. Ce mot est aussi orthographié Zelficar

1. Les exemplaires de ce recueil, en vente chez les libraires de Turquie, ont été brûlés par ordre du sultan actuel.

(p. 148 du texte arm.) ou Zoulficar (p. 149 du texte arm.). On sait qu'un des principaux officiers de Chah-Abas, au siège de Nakhtchovan, se nommait Zoulfiqar; il se fit remarquer par son sang-froid et ses actes d'héroïsme. Cf. Arakel de Tauris, *Livre d'histoires,* apud Brosset, *Collection d'historiens arméniens*, Saint-Pétersbourg, 1874, t. I, p. 279 et suiv.

— *Rev. des trad. pop.*, p. 343, l. 1. Barik Allah. J'avais mis en note : au lieu de *Barak* Allah : Qu'allah bénisse. Mais il vaut mieux garder la graphie *Barik Allah.* Cette expression arabe, assez fréquente chez les auteurs arméniens postérieurs à l'introduction de l'islamisme en terre haïcienne, signifie : *béni d'Allah,* si elle est orthographiée *barîk Allah*, et *qu'Allah bénisse !*, lorsqu'elle est écrite *bârik Allah*.

— *Rev. des trad. pop.*, p. 344, l. 18 . Maral hanem. Hanem = dame. Maral est un mot qui a passé du turc en arménien et qui signifie grasse, planturcuse ; il est surtout employé en arménien populaire. Maral hanem correspond à peu près à : grande dame. On sait que pour les Orientaux, l'embonpoint chez la femme est un élément constitutif de sa beauté.

— *Ibid.*, p. 344, l. 34, après *tuer le démon rouge,* ajouter cette phrase, omise dans la traduction : « Le récit de la conversation et des actions est le même que le premier et il se répète. »

— *Ibid.*, p. 345, l, 8 : et il frappe avec sa *massue*. Je traduis ainsi le mot persan *kours* ou *gourz* qui

signifie massue en fer, en argent ou en or, ainsi que disque.

— *Ibid.*, p. 348, l. 3, lire : « Il condamne ses trois filles à être attachées par les cheveux à la queue de trois chevaux emballés, la face de chacune dirigée vers la croupe du cheval. »

B. Conte intitulé : *Le moineau et les deux orphelins.* Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 198-201 ; traduction française dans la *Revue Chrétienne*, mai 1904, p, 377-379.

— *Rev. Chrét.*, 1904, p. 377, n. 2 et 3. Le *djoumour* est du pain grillé, revenu à l'huile, sur lequel on verse du sucre fondu. Le *hadik* est du blé concassé, cuit simplement dans de l'eau, qu'il faut distinguer du *hadik* saupoudré de sucre fin, que l'on consomme au dessert.

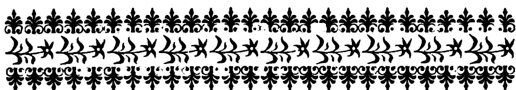
— Les deux orphelins se nomment Manouk et Manouch, leur père Manassé.

C. Conte intitulé : *Méchanceté de la femme.* Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 208-210. Traduction française dans *Revue des traditions populaires*, janvier 1904, p. 29-30. Est à rapprocher des nombreuses versions de l'*Histoire des Sept Sages* ou des *Sept Vizirs*, ayant trait au même sujet.

D. Conte intitulé : *L'Esprit et la Chance*. Texte arménien dans *Hamov Hodov*, p. 216-219. Traduction française dans *Revue des traditions populaires*

mars-avril 1904, p. 184-186, où un rapprochement a été fait avec le conte roumain : *Le Mauvais sort*, p. 186, note. Le conte arménien se termine ainsi : « Là-dessus, le juge se mit à rire et remit l'homme en liberté. Celui-ci retourne chez lui. Son Esprit et sa Chance se réconcilient, et d'un commun accord disent : « La Chance avec l'Esprit, l'Esprit avec la Chance, voilà ce qui fait de l'homme un homme. » — Le conte roumain diffère, quant à la conclusion : « Si un homme juste sauve une ville de la ruine, un enfant chanceux relève sa race. C'est le *sort*, et comme dit le proverbe roumain : Plutôt que beaucoup d'esprit, ayez toujours un peu de chance ».





INDEX DES NOMS PROPRES [1]

1. Le traducteur s'est abstenu intentionnellement d'accompagner sa traduction de notes et de rapprochements avec les autres branches de la littérature similaire; le champ du folk-lore est si vaste qu'il faudrait des volumes et des recherches à l'infini pour traiter scientifiquement un pareil sujet. On s'est simplement proposé, dans ce petit volume, de mettre à la portée d'un plus grand nombre un modeste coin de la littérature des traditions populaires, rédigé dans une langue dont la connaissance n'est pas très répandue, et dont l'importance est reconnue de tous.





INDEX ANALYTIQUE



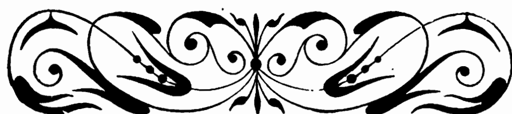


TABLE DES MATIÈRES

Pages.



LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE R. MARCHESSOU.
PEYRILLER, ROUCHON & GAMON, SUCC[rs].